

JOURNAL  
HELVETIQUE  
OU  
RECUEIL  
DE  
PIECES FUGITIVES  
DE LITERATURE  
CHOISIE;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

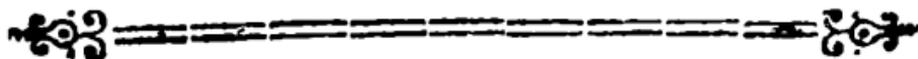
*DEDIE AU ROI.*

AVRIL 1759.



NEUCHATEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



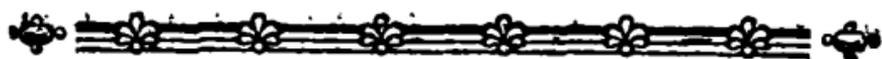
M DCC LIX.





# JOURNAL HELVETIQUE,

AVRIL 1759.



## ESSAI de MORALE.

*Sur l'Amour de nous-mêmes, opposé  
à l'Amour-propre.*

**L'***Amour de nous-mêmes* est le germe fécond de toutes les Vertus: *L'Amour-propre* est la semence funeste de tous les Vices. Le premier de ces Sentimens nous unit à Dieu, nous rend les autres Hommes chers & règle toutes nos affections. Le second nous éloigne de Dieu, nous rend indifférens pour nos semblables & concentre en nous toutes nos inclinations, qu'il cor-

A a 2

rompt.

rompt. Celui-là tend à la perfection de nôtre être & à nôtre bonheur total : Celui-ci cherche, dans la fatisfaction de quelque apétit dominant & sensuel, un bien particulier, quelquefois réel, pour l'ordinaire aparent, mais toujourns borné & peu durable. *L'Amour de nous-mêmes*, est ainsi le fondement de toutes nos obligations, qui naissent de la liaison du Motif avec les Actions : Il est par conséquent le premier principe de toute la Science des Mœurs. C'est au contraire *l'Amour-propre*, qui est la cause de ces séductions, qui font manquer l'Homme, ignorant & aveugle sur ses vrais intérêts, à ses obligations les plus sacrées, en le trompant par de faux motifs, qui détruisent toute la Morale.

Il importe donc de distinguer avec soin deux inclinations du Cœur, qu'on a souvent confondues, quoi que si différentes dans leur origine, & si opposées dans leurs effets.

Començons par définir : Il fera ensuite aisé de démontrer des Vérités, qui sont de la plus grande importance ; puis que c'est de leur conoissance & de leur efficace, que dépend nôtre bonheur.

*L'Amour de soi-même* est ce Sentiment vit & noble d'un Etre raisonnable, qui le porte

porte à fouhaiter avec ardeur & à chercher avec activité, la plus grande perfection, son plus grand bien, son bonheur entier, pour le présent & pour l'avenir.

*L'Amour-propre* est cette Inclination basse, d'un Home, qui consultant moins sa Raison que ses apétits, cherche son bonheur en lui seul, n'agit que pour soi, & raporte tout à soi-même & à la vie présente.

L'intérêt personnel est la fin de *l'Amour-propre* : *L'Amour de nous-mêmes* en est la condanation : La Générosité en est le sacrifice. *L'Amour propre*, qui en vous faisant chercher Homes si méprisables, vôtres félicité en vous seuls & pour vous seuls, vous la fait manquer, est aussi déraisonnable que l'Amour des Richesses, des Dignités ou des Plaisirs, qui vous la fait chercher si souvent dans la possession des Richesses, l'acquisition des Honeurs, ou la jouissance des Voluptés, qui sont incapables de vous la procurer.

La Sagesse est la conoissance, le goût & l'afection des vrais Biens : Tout ce que nous désirons, tout ce que nous pour suivons, nous le désirons & nous le pour suivons sous l'apparence du bien : Tout ce

que nous craignons , tout ce que nous fuions, nous le craignons & nous le fuions sous l'aparence du mal. C'est ici où *l'Amour de nous-mêmes* nous éclaire & nous dirige : C'est ici où *l'Amour propre* peut nous aveugler & nous égarer. Je le prouve, en faisant voir que *l'Amour de nous mêmes* nous conduit aux vrais Biens, qui dépendent de Dieu, des autres Homes & de nous-mêmes.

L. Un Home qui fait faire usage de sa Raison & qui la consulte, sent qu'il a une Ame immortelle, & que, fait pour une autre vie, il est susceptible d'un plus grand bonheur & d'une plus grande perfection que celle qu'il atteint ici bas ; ainsi *l'Amour de soi-même* le conduit à Dieu, qui l'a formé pour cet état à venir & pour ce degré de perfection, dont il se sent susceptible, sans pouvoir y parvenir ici bas par lui-même.

Il reconoit encore, cet Home éclairé par la Raison & dont les lumières sont rendues sur ce sujet plus vives par la Révélation & plus efficaces par la Grace, il reconoit qu'il posséderoit en vain toutes les Créatures, & qu'il ne sauroit être heureux par cette possession. Dignités, qu'il faut acheter par tant de soins & de sacrifices ;  
Riches.

Richesſes , qui cauſés plus de peines pour l'aquiſition , que de douceurs par la poſſeſſion ; Plaiſirs , auxquels l'imagination prête des charmes , dont la jouiſſance les dépouille bientôt, pour faire place trop ſouvent à l'amertume & au repentir ; Objets ſéduiſans que *l'Amour-propre* recherche avec tant d'ardeur , vous ne ſauriez rendre l'Home heureux & parfait ! Son Ame demande d'autres biens ; ſon Cœur forme de plus vaſtes deſirs. Il fouhaite un bonheur éternel , come ſon Ame eſt immortelle ; un bonheur , dont le Dieu , qui , en lui donant l'être , lui imprima ces deſirs pour les remplir , eſt le ſeul dépoſitaire. En Dieu , avec Dieu , auprès de Dieu ſeul , il peut donc trouver le contentement auquel tendent ſans ceſſe ſes vœux , ce contentement qu'aucun autre Etre ne ſauroit lui procurer. Il ne peut être heureux , ſi Dieu ne ſatisſait à ſes deſirs. Lui ſeul connoît l'Home , qui eſt forti de ſes mains : Lui ſeul connoît les moiens de ſatisfaire ſon Cœur , qu'il a fait. Sa puiffance , que l'Univers , qu'il tira du néant , anonce ſi hautement , nous perſuade qu'il peut tout ; & ſa Bonté , dont toutes les Créatures portent des empreintes ſi vives & ſi conſolantes , nous aſſûre , qu'en lui la Vo-

lonté de nous rendre heureux égale sa Puissance: Ainsi l'Amour de nous-mêmes nous conduit à Dieu & nous unit à lui, come à notre souverain bien, en confondant, d'une manière inséparable, l'Amour que nous avons pour cet Etre, avec celui que nous avons pour nous-mêmes.

L'Amour de Dieu doit il être désintéressé? Question inutile, qui a donné lieu à des querelles scandaleuses! Plus d'une fois il est arrivé, qu'en disputant sur l'Amour de Dieu on en a étouffé jusqu'aux dernières étincelles. Jusques à quand, ô Hommes, disputerez-vous sur des mots, au lieu d'agir pour faire le bien! Demandet-on par là si l'on doit aimer Dieu pour lui même? Qui en peut douter? puis qu'il est la souveraine beauté, la suprême excellence, come PLATON l'appelloit déjà, & que par là-même il est digne de l'Amour supérieur de tout Etre intelligent. Un Home est intéressé, lors qu'il raporte toutes ses démarches à son état propre: Il est désintéressé, lors qu'il pense aussi à l'avantage des autres. Le véritable Amour de Dieu ne sauroit donc être intéressé. Nous aimons cet Etre, parce qu'il est infiniment aimable, souverainement bon, source in-

tarif-

tariffable du bien de toutes les Créatures qui s'atendent à lui. Ces idées & ces sentimens font aussi inféparables, dans nôtre Esprit & dans nôtre Cœur, que les Atributs divins le font en Dieu, qui est un Etre indivisible. Qu'on ne demande pas des abstractions, qui font impossibles. Nous aimons donc Dieu pour lui même, & en même tems par raport à nous & à nos semblables. Ainsi l'Amour de Dieu est nécessairement compris dans l'Amour de nous-mêmes, qui en est come le principe, le motif & le soutien. Il en est aussi la règle; puis que la prééminence de cet Etre, qui est nôtre souverain bien, produit en nous un Amour de préférence supérieur à celui que nous pouvons avoir pour quelle Créature que ce soit.

II. En interrogeant la Nature, en consultant la Raison & en nous rendant attentifs à nos besoins, nous reconnoissons encore sans peine, que nous sommes faits pour vivre avec nos semblables. Des Organes admirables nous mettent en comerce ensemble. Une multitude de services indispensables nous placent dans une dépendance réciproque. Nous trouvons en nous une sensibilité, qui naît du fond de nôtre

Ame, & qui, entretenüe par nôtre organisation-même, produit l'instinct, la sympathie, la pitié, tant de mouvemens diversément composés, mais qui nous aprochent tous des autres Homes & nous attachent à eux. Châque jour, l'Expérience nous dit; Vous ne pouvez être heureux ici bas, autant qu'on peut l'être, que par le concours de vos semblables: Votre bien-être dépend toujours d'eux, à divers égards, & vous ne sauriés, dans un grand nombre de cas, être satisfaits que les autres ne le soient aussi. Le vrai bonheur consiste donc à faire des heureux: Vérité certaine, qu'un Roi sage a si évidemment démontrée, & qu'il a si bien mise en pratique, ce Roi bienfaisant, si digne du bonheur dont il jouit, & de celui qui l'attend encore, puis qu'il n'a fait usage de sa puissance, que pour le bonheur des autres. Votre Cœur vous dira de même, si vous le consultez, & si l'amour propre ne l'a pas gâté, qu'il est fait pour aimer & pour trouver du plaisir à être aimé. Oui, l'Amour est un sentiment aussi doux que la Haine est pénible, & la Bienveillance universelle est un sentiment aussi naturel à l'Homme qui s'aime raisonnablement, que l'Envie & les Ressentimens sont ordinaires dans le Cœur de celui

celui, qui est séduit par l'Amour propre, qui le trouble & l'agite sans cesse.

A ce Sentiment général, qui nous unit avec tous nos semblables, se joint une affection plus tendre pour quelques uns d'entr'eux. L'Amitié, ce doux lien, qui nous fait regarder certains Homes come d'autres nous-mêmes; l'Amitié, qui fait la ressource des Malheureux & la joie des Homes heureux; l'Amitié est si fort liée avec l'Amour de nous-mêmes, que nous ne sommes capables de bonheur sur cette Terre, qu'à proportion de ce que nôtre Cœur est plus ou moins fait pour l'Amitié. Tendres sentimens, confiances mutuelles de deux Cœurs unis, il n'est point de plaisirs plus purs, que ceux que vous procurez! Séparés, de l'Amour qui vous attache si fortement à cette jeune Beauté, l'Amitié, & ce n'est plus, convenez en, qu'une liaison que le plaisir d'un instant fera évanouir. Amour si vanté, vous n'êtes donc un bien, qu'autant que l'Amitié vous soutient, vous éclaire, vous dirige. L'Amour raisonnable, qui s'atache au Cœur, est par conséquent le fruit de l'Amour de nous mêmes: L'Amour sensuel, au contraire, qui naît de l'Imagination, est l'effet de l'Amour propre: Celui-

Celui ci est le tombeau de tous les tendres Sentimens : Celui-là en est la vie. Il fufit d'être Home , pour éprouver le premier : Il n'y a qu'un Cœur vertueux , qui puiſſe éprouver le ſecond.

Des Enfans ne font en quelque forte que la continuation de l'existence de leur Père : Ainſi les enviſageons-nous , par une ſuite d'un inſtinct , que le ſage Créateur a gravé dans nos Ames. L'Amour Paternel n'eſt donc point différent de l'Amour propre , ſ'il n'eſt pas éclairé par l'Amour de nous mêmes. Le premier de ces Sentimens eſt la cauſe de la mauvaiſe Education , come celui-ci eſt le principe de la bone.

Il y a auſſi de l'Inſtinct dans l'Amour de la Patrie : C'eſt par cette raiſon que ce principe actif a produit des Actions ſi généreuſes. Parens , Amis , Voifins , toutes les rélations ſe réuniffent , pour fortifier une inclination , à quelques égards machinale , & qui devient ainſi capable d'exciter aux plus grands ſacrifices , ſi l'Amour propre n'étoffe pas la Voix de la Nature & celle du Devoir. Qui s'aime d'une façon raiſonnable doit aimer ſa Patrie , qui l'a vû naître , qui l'a élevé , nourri , protégé , ſecouru. De là naiſſent encore des atache-  
mens

mens pour le Gouvernement, auquel on est soumis, & la préférence pour les Loix & les Usages, avec lesquels la Coutume nous a familiarisés. **ARCAS**, qui ne cherche dans sa Patrie que les Emplois qu'elle offre à sa Naissance ou à son Crédit, substituant l'Amour propre à l'Amour de soi-même, perd bientôt tout sentiment pour cette Patrie, qui est si libérale envers lui. Où est ce que l'on voit bien souvent le plus grand Amour pour la Patrie ? Chez ceux qui ont le moins de part aux Bénéfices qu'elle donne & sur tout dans les Cités, où les Emplois sont les plus honorables, mais les moins lucratifs. Jamais les Grecs & les Romains généreux & intrépides ne montrèrent plus d'amour pour la Patrie, que dans les tems où la plus grande récompense d'un Chef étoit la gloire de l'être & celle de l'avoir été.

Les Bienfaits excitent l'Amour pour un Bienfaiteur, d'où naît la Reconnoissance dans un Cœur, qui n'est pas corrompu par l'Amour-propre. La Reconnoissance est un tribut que l'Ame sensible & honête de **DAMON** paie avec plaisir à **PHILINTE**, qui l'a servi & secouru. Il semble se soulager, en s'aquittant par ce retour de sentiment. Il estime

la bénéfice & la générosité de celui qui lui a rendu service, & il trouve de la douceur à sentir, qu'il peut lui être inférieur en puissance, mais qu'il ne l'est pas en sentiment; car qui fait recevoir un bienfait ou un service avec reconnoissance, le rendroit avec empressement. On ne peut pas imiter le Bienfaiteur par les actes par lesquels il démontre sa Vertu, on veut du moins montrer sa propre Vertu par la sensibilité d'un Cœur reconnoissant. Ainsi l'Amour de nous mêmes excite, anime, entretient la Reconnoissance, que l'Amour-propre afoiblit & étouffe bientôt. La Reconnoissance est un poids, un fardeau à celui que l'Amour-propre gouverne : C'est un plaisir, une douceur, à celui que l'Amour de soi-même éclaire & dirige.

C'est sur cette Reconnoissance d'un Cœur bienfait, que sont fondés principalement nos Devoirs relatifs dans la Société domestique, dans la Société civile & dans la Société religieuse. Amour filial, Sentiment d'affection pour ceux qui nous ont élevés, pour ceux qui nous servent, pour ceux qui nous gouvernent; tous ces Sentimens sont plus ou moins appuyés par la Reconnoissance, fondés sur la Nature & toujours liés avec l'Amour de nous-mêmes. A

A tous ces égards encore l'Amour-propre est la source de tous les Vices opposés à ces Vertus. Ici il produit & nourrit l'Orgueil, qui est un grand Arbre à plusieurs Branches fécondes en Fruits amers & funestes. La Présomption, qui consiste à avoir de soi des idées trop avantageuses, est une de ces Branches malheureuses; aussi bien que la Vanité, qui estime trop les avantages extérieurs; l'Arrogance qui fait qu'on se vante; la Hauteur qui méprise les autres; la Fierté, qui rend impatient dans les moindres offenses; l'Ambition qui desire & recherche, avec trop d'empressement les Dignités & les Prééminences; l'Amour du faste, qui se manifeste par le Luxe, qui renverse ou ébranle les plus grandes fortunes, consume un tems précieux, introduit la mollesse, corrompt les Mœurs, produit la dureté, souvent l'injustice & l'extorsion. Ailleurs l'Amour propre conduit à l'Avarice, qui fait souhaiter avec trop d'ardeur les Richesses qu'on n'a pas, & qui attache trop le Cœur à celles que l'on a, d'où naissent si aisément la fraude, le mensonge, la défiance envers la Providence & le manque de Charité pour nos Semblables :

C'est ainsi que l'Amour de nous-mêmes renferme tous nos devoirs envers les autres Hommes, tandis que l'Amour propre nous sollicite sans cesse à les violer.

III. Cet Amour de nous-mêmes est enfin bien évidemment la base & la règle de tous les Devoirs de la Sagesse & de la Tempérance ; Devoirs qui se rapportent plus directement à nous & à nos intérêts personnels. Ici encore l'Amour-propre est l'origine de toutes les Passions & la cause de tous les Vices contraires à ces Vertus : Sobriété, Chasteté, Diligence, Modération, aimables dispositions d'un Cœur sage, Vertus excellentes, si propres à rendre l'Homme heureux ici bas, vous êtes trop liées à notre bonheur présent & futur, pour n'être pas fondées sur l'Amour de nous mêmes !

Cet Amour de nous-mêmes doit donc nous porter à conserver notre vie ; à entretenir notre santé, & à éviter tout ce qui peut la détruire. Jour d'un plaisir présent, de manière qu'il ne nuise point à un plaisir à venir, c'est là une règle aussi simple, qu'elle est négligée. L'économie de la santé & celle des plaisirs sont toujours liées avec l'Amour de nous mêmes. CLÉ-  
TANDRE passe les nuits à Table, souvent

au Jeu, quelquefois avec une Maitresse; les forces & la bourse en sont épuisées: Direz-vous qu'il s'aime lui-même? C'est un Insensé, qui oublie ses plus chers intérêts & qui, tout occupé d'une sensation présente, dont il jouit, vit come si cet instant étoit le dernier de sa vie, & ce période actuel, le seul pour lequel il doit vivre & pour lequel il ait été formé.

Les Richesses servent sans doute à notre bien-être: L'Avarice nous empêche d'en jouir; la Prodigalité les dissipe. C'est par la Diligence que nous pouvons les augmenter & par une sage Oeconomie que nous sommes en état de les conserver pour notre usage & pour celui des Héritiers, qui doivent nous succéder. Ce sont encore là de sages Leçons de l'Amour de nous-mêmes.

Si la Santé est le bien le plus précieux, qui regarde le Corps, si les Richesses sont un des grands avantages, qui se rapportent à notre état extérieur, la perfection de notre Ame est tout autrement importante encore, pour notre bonheur présent, & pour notre félicité à venir. Cultiver & étendre votre Intelligence; orner & enrichir votre Mémoire, en appliquant vos Facultés à acquérir les Connoissances les plus utiles pour

vous & pour les autres Hommes , c'est là travailler essentiellement à votre bonheur, que l'erreur, l'ignorance, l'opiniâtreté, la présomption & la vaine curiosité peuvent toujours altérer, troubler ou retarder.

C'est en éclairant de la sorte notre Entendement, que nous travaillons aussi à la perfection de notre Volonté. Les représentations obscures, mais séduisantes des Sens & de l'Imagination, les rapports erronés ou exagérés des Passions, l'éclat enchanteur des faux biens, ou l'apparence trompeuse des maux imaginaires, sont les causes trop ordinaires des déterminations vicieuses de la Volonté. Ce sont les pures lumières de la Raison & de l'Entendement, une Connaissance distincte de nos vrais intérêts & des motifs justes tirés de notre perfection & de notre bonheur, en un mot c'est l'Amour de nous-mêmes, qui peut & doit incliner & fléchir notre Volonté: C'est la Voix de cet Amour que nous devons consulter, écouter & suivre. Heureux qui fait l'entendre & qui veut obéir à ses Leçons infailibles: C'est la Voix de la Conscience: C'est celle de Dieu.

M. BERTRAND.

Beine 21. Mars

1759.

E X.



E X T R A I T S

*Des Poèmes de RACINE, pour servir de Réponse aux Réflexions sur les paroles de la Gen. I. 31. Et Dieu vit tout ce qu'il avoit fait, & voilà il étoit très bon. Février 1759.*

**P**ERSONE ne doute, que ce ne soit de la formation de l'Homme, que dépendoit toute la perfection de l'Univers, puisque sans lui toute la Nature resteroit dans un silence perpétuel; qu'aucune Créature ne rendroit Gloire à son Créateur & que l'Homme seul est capable de jouir, avec réflexion & reconnoissance, de tous ses Biens: Cet Être intelligent est autant au dessus des autres Créatures, que l'Esprit l'est de la Matière, que la Lumière l'est des Ténèbres.

Formé à l'image du Créateur même, il n'est pas surprenant qu'à sa vue, il se soit écrié, come par complaisance sur son propre Ouvrage, *Tout est bien.* Le Tableau suivant représente parfaitement ce Chef d'œuvre, tel qu'il sortit des Mains de son Créateur.

Mais il manquoit encore un Maître à tout  
l'Ouvrage ,

Faisons l'Homme , dit Dieu , faisons le à nôtre  
Image.

Soudain pétri de bouë , & d'un soufle animé ,  
Ce Chef d'œuvre conût , qu'un Dieu l'avoit  
formé.

La Nature attentive aux besoins de son Maître ,  
Lui présenta les fruits , que son sein faisoit  
naître ,

Et l'Univers soumis à cette aimable Loi ,  
Conspira tout entier au bonheur de son Roi.  
La fatigue , la faim , la soif , la maladie ,  
Ne pouvoient altérer le repos de sa vie :  
La Mort même n'osoit déranger ces ressorts ,  
Que le soufle Divin animoit dans son Corps.  
Il n'eut point à sortir d'une Enfance ignorante :  
Il n'eut point à dompter une Chair insolente.  
L'Ordre régnoit alors , tout étoit dans son lieu ,  
L'Animal craignoit l'Homme , & l'Homme craignoit  
Dieu :

Et dans l'Homme , le Corps respectueux , docile ,  
A l'Amé fournissoit un Serviteur utile.

Charmé des saints attraits , de biens environé ;  
*Adam* à son Conseil vivoit abandoné ,  
Tout étoit juste en lui , sa force étoit entière.

*Poëme de la Grace Chant I.*

Si l'Homme avoit toujours suivi cette Harmonie, s'il s'étoit conformé constamment aux Ordres de son Divin Maître, cet état heureux auroit été permanent. Ni soins, ni peines ne devoient alterer son bien-être. Ouvrage bon & très bon! Il n'avoit qu'à persister dans sa fidélité.

Mais rien ne contribuoit plus à la perfection de ce Chef d'œuvre, que sa Liberté, sans laquelle il n'auroit été qu'un Automate, qu'une Machine, dont les ressorts l'auroient fait mouvoir & agir nécessairement, suivant la Volonté de son Maître. Il devoit lui même diriger ses desirs :

Mais au Divin Secours, en tout tems nécessaire,  
*Adam* étoit toujours maître de se soustraire ;  
 Ainsi le Soleil brille & par lui nous votons ;  
 Mais nous pouvons fermer nos yeux à ses Raïons.

*Ibidem.*

Au lieu de continuer le Tribut de sa Reconnoissance, ADAM devient ingrat, offense son Dieu. Dieu l'avoit fait Ange, & c'est lui qui se fit Démon (\*). A l'instant tout change de face. Il devint plein de foiblesses, condamné à la mort, la Terre lui re-

B 3

ferre

---

(\*) *Tertullien. L. 11. C. 10. Cont. Marc.*

ferre ses Trésors, & ne lui ouvre son sein,  
qu'à la sueur de son visage : Ses Passions  
deviennent ses Enemis, & pour comble de  
disgrace :

. . . . A ces malheurs, par sa Femme séduit,  
*Adam*, le foible *Adam*, avec nous s'est réduit.  
Son crime fut le nôtre, & le Pere infidèle  
Rendit toute sa Race à jamais criminelle :  
Ainsi le Tronc qui meurt, voit mourir ses Ra-  
meaux,  
Et la Source infectée, infecte ses Ruiffeaux.

*Ibidem.*

La première difficulté que l'on présente  
ici, c'est la Question: Si Dieu avoit prévu  
une Chûte si prochaine, avec toutes les  
suites, qu'elle devoit entraîner?

Des Siècles à ses yeux, qu'est-ce que l'étendue ?  
Tous les Siècles entiers font un jour à sa Vue,  
L'avenir est pour lui l'Ordre de ses Arrêts,  
Il lit nos Volontés dans ses propres Décrets.

*Cela étant, dit-on, comment est-il possible,  
que Dieu, si infiniment sage, pur, saint, &c  
qui a tant en horreur le mal, ait marqué  
tant de complaisance à la vie d'ADAM, d'où  
devoient naître toutes ces horreurs (\*).*

Arrête

(\*) *Journ. Helv. Févri 1759. p. 127.*

- - - - - Arrête téméraire !  
 Nul de vous n'entrera jusqu'en mon Sanctuaire.

*Poème de la Relig. Chant V.*

*Comment at-il pu regarder come bone, &  
 très bone une telle Créature (\*).*

Quoi ? le Vase pétri d'une matière vile,  
 Dirat-il au Pôtier, pourquoi suis-je d'argile ?

*Ibid. Ch. IV.*

L'Home ne cessera-t-il jamais de vouloir  
 pénétrer dans les desseins de Dieu ?

- - - - - Qui pourra les comprendre ?

Mais, Seigneur, devant toi tout Home n'est  
 que cendre.

Sans les examiner, qu'il réçoive tes Loix,  
 O Dieu de Vérité quand tu parles, je crois :

De ma fière Raïson, j'arrête l'insolence ;

Loin de l'interroger, je t'adore en silence.

Je crois tes Dogmes saints, quoiqu'ils me soient  
 voilés :

Je les chante, Mortels, écoutez, & tremblez.

*Ibidem.*

B b 4

Ceux

---

(\*) *Ibidem* 127.

Ceux qui ne peuvent se résoudre à réduire leur Esprit en captivité sous l'obéissance de J. Ch. (\*) ne trouvent que des Ecueils dans la Doctrine Chrétienne, dit Msr. BOSSUET, & font autant de naufrages, qu'ils decident de Questions; car il y a partout la difficulté, à la quelle, si on succombe, on périt. „ (\*\*) Pour développer „ celle ci, l'on dit que Dieu, en disant „ que tout étoit bien, n'avoit point en „ vûe, ce qui arriveroit dans ce Monde „ passager, mais qu'il porta ses vûes sur „ toute l'Éternité, parce que tous, sans „ nulle exception, après avoir passé par „ les Creusets de Purification, nageront „ un jour dans la félicité, & diront d'une „ voix comune, *Tout ce que Dieu a fait, „ est tres bon.*

Cette solution n'est ni nouvelle, ni heureuse. Elle détruit, d'après ORIGENES & les Sociniens, toute l'Oeconomie de la Religion Chrétienne, en enlevant l'éternité des Peines. On fait qu'ORIGENES puisa ses opinions dans la Philosophie de PLATON, qui, entre autre, enseignoit ce principe spécieux: Que les Peines sont toutes médi-

---

(\*) 2 Corinth. X: 5.

(\*\*) pag. 128. & 129.

médioinales. TERTULLIEN nous apprend, que les vrais Chrétiens, ne doivent rien inventer, ni choisir ce qu'un autre aura inventé. Nous avons pour Auteurs, dit-il, les Apôtres du Seigneur, qui eux mêmes n'ont rien introduit par leur choix, mais ont fidèlement enseigné aux Nations la Doctrine, qu'ils ont reçue de J. C. La Philosophie humaine fournit matière aux erreurs (\*).

Or ce Divin Maître nous a enseigné le contraire; & en nous annonçant la Ruine de l'Univers, la chute des Astres, le partage des Homes, le châtement éternel de ceux qui seront à sa gauche, & la récompense de ceux qui seront à sa droite, il n'a pas seulement parlé en Prophète, qui annonce l'avenir, par inspiration, mais c'est Dieu, qui a parlé en Dieu, pour avertir les Homes, de ce qu'ils devoient craindre, ou espérer (\*\*).

Si donc CAIN le Fratricide, come l'Innocent ABEL; les Sodomites Come les Cananéens; les infames & cruels NERON, CALIGULA, DOMITIEN, HELIOGABALE, ACHAB, JEZABEL &c. doivent jouir un

B b §

jour

(\*) *Fleuri* Tom. II. p. 66.

(\*\*) *Remarques sur le Poème de la Religion*

jour des mêmes félicités, que les pieux ABRAHAM, JACOB, ISAAC & MOYSE, que DAVID le pénitent, & que les illustres Défenseurs & Confesseurs de la Religion chrétienne; si le Juif opiniâtre & incrédule, après avoir crucifié le Christ, ce Messie promis & attendu, participe à sa gloire; si l'Athée, le Païen, come l'idolatre, peut-être admis au séjour du Seigneur, que me sert la Loi? La Foi ne sera plus nécessaire au Salut, & c'est pour me tromper que J. C. a dit, Ne craignez point, Petit Troupeau, car il a plu à votre Père, de vous doner son Roiaume (\*). Ce sera pour nous en imposer, que ST. PAUL aura dit:

„ Qui peut se plaindre de Dieu, si vou-  
 „ lant montrer sa Colère, & faire conoi-  
 „ tre sa puissance, il suporte avec une  
 „ patience extrême, le Vase de Colère,  
 „ destiné à périr? „ Non Dieu ne peut, ni  
 ne veut nous tromper: La Révélation nous apprend que les contrariétés ne sont point dans l'Ouvrier, & ne sont dans l'Ouvrage, que par le changement que le peché y a causé. S'il prononça à l'Home la Sentence de condamnation, dans le même moment il lui fit espérer un Libérateur. Le mal  
 lui

---

(\*) Luc. XII: 32.

lui étoit présent, & le remède aussi: La  
Création & la Rédemption étoient ses ob-  
jets, & voilà le bon & très bon. Réfor-  
mons une bonne fois les idées de nôtre Rai-  
son, sur celle de la Foi. En Dieu tout est  
incompréhensible pour nous; sa Bonté,  
come sa Puissance.

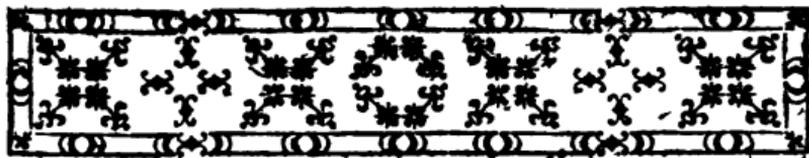
Non des Mistères saints, l'auguste obscurité,  
Ne me fait point rougir de ma docilité;  
Je ne dispute point contre un Maître suprême,  
Qui m'instruira de Dieu, si ce n'est Dieu lui  
même?

*Poème de la Religion. Chant VI.*

De VUILLE le 12. Mars

1759.





# DISCOURS

SUR

## L'INFAILLIBILITE' CIVILE.

**O**N l'a dit, & on le repète tous les jours, que *les Sciences sont encore au berceau.* Rien ne prouve mieux cette vérité, que les Découvertes en tout genre, qui se font journellement. En voici une toute nouvelle, & pas moins intéressante; je parle de *l'Infaillibilité civile*, Principe souverainement efficace, pour l'établissement & le maintien de l'ordre & de l'harmonie dans la Société.

Malheureusement, ce n'est pas dans les choses graves & utiles, que la nouveauté plait. On a vû les Homes se scandaliser de la seule proposition du Mouvement diurne de la Terre, lorsqu'il fut nouvellement anoncé. Ici de même; imbu come on l'est comunément, du préjugé qu'enfantent & nourrissent ces expressions proverbiales, que *tout Home est faillible*, que *le Jugement des Homes est incertain*, je ne doute pas que

la

la plupart des Lecteurs ne crie d'abord *au Paradoxe!* C'est le sort ordinaire de toutes les Vérités importantes, jusqu'à ce qu'elles aient aquis, par le tems, une sorte de prescription; mais, en attendant, tous les Lecteurs ne sont pas les mêmes; ceux qui aiment la Vérité & qui la cherchent, ne donent pas inconsidérément dans le pirrhonisme, & c'est à eux que je porte la parole dans ce Discours. Ils y verront, que *les Tribunaux - Civils sont infailibles dans leurs Jugemens en matière de Justice & de Police.*

Je n'ai garde d'acquiescer ici à l'opinion également impie & insensée de cet Ancien, qui donoit à une Proposition bien démontrée, à la quelle il ne reste rien de problématique, le même degré de certitude qu'ont celles qui sont fondées sur un témoignage infailible. Sans doute il est vrai, que *deux & deux font quatre; que le tout est plus grand qu'une de ses parties; que les trois Angles d'un Triangle sont égaux à deux droits &c;* mais comparer la certitude de ces Propositions, à celle des choses procédées d'une source infailible, pour les faire aller de pair, c'est, en quelque sorte, défiier l'Esprit humain, déjà trop enclin à s'élever: On ne trouvera pas dans ce Discours

cours d'exemple d'une pareille témérité. Après ce court préliminaire, je viens à la Question.

L'Infaillibilité civile est l'impuissance physique dans laquelle sont les Législateurs d'imposer des Loix injustes, & les Juges, de prononcer, dans ce qui appartient à la manutention & à l'observation des Loix, des Jugemens contraires à l'Ordre public & au Droit des Particuliers.

Mais ce seroit tomber dans une erreur également absurde & dangereuse, que d'attribuer cette prérogative à chaque Membre de la Magistrature, pris séparément. Ce seroit aussi s'abuser, que de la chercher, même, dans tous les Tribunaux indistinctement. La voie d'Apel, réservée pour le redressement des abus, suppose manifestement, qu'il peut s'en glisser dans les Tribunaux inférieurs, & indique en même tems le véritable lieu où est l'Infaillibilité civile ; C'est dans les seuls Tribunaux immédiatement dépositaires de l'Autovité Souveraine, en matière de Législation, & dans les Inférieurs seulement, quant aux choses sur lesquelles ils peuvent compétamment juger en dernier ressort : Et enfin, dans les uns, come dans les autres, sous cette condition, que les Règles prescrites,

ou

ou nécessaires dans la forme, soient exactement observées.

Il y a deux sortes d'Infaillibilité; l'une *generale* & *propre*, l'autre *particuliere* & *précaire*: La première est exclusivement inhérente à l'infinité, & elle en est une émanation immédiate; car celui qui voit tout & qui conoit tout, ne sauroit se tromper sur quoique ce soit; & ce n'est aussi qu'à lui, qu'il appartient de prononcer infailliblement, sur la Justice ou la Vérité, en tout sens, & à tous égards.

Mais, si cette propriété est naturellement incomunicable dans sa cause & sa généralité; parce qu'un Vase ne peut contenir au delà de sa capacité; c'est à dire, que les Homes finis, come ils le sont, ne sauroient avoir la conoissance infinie, Principe nécessaire de l'Infaillibilité-propre & générale: Si, dis-je, elle est incomunicable dans son principe & dans son universalité, elle ne l'est du tout point dans ses parties, dispensées à la juste proportion de la capacité du Sujet fini, auquel elle est comuniquee: Cela dépend de la volonté de celui en qui elle est propre. Or cette volonté ne sauroit manquer en l'Être parfaitement juste & bon, toutes les fois que la Justice & la Vérité y sont

sont essentiellement intéressées; d'où, par une conséquence évidente & nécessaire, je déduis l'existence de la seconde espèce d'Infaillibilité; l'Infaillibilité particulière & précaire, qui n'est autre chose, qu'un secours surnaturel, mais toujours efficace, pour suppléer à l'imperfection naturelle des Connoissances & de la Sageffe humaine.

A' cette preuve démonstrative, on pourroit en ajouter une infinité d'autres non moins concluantes, prises des Lumières de la Raison, & encore mieux, si l'on vouloit, de l'Écriture Sainte; celles qu'on tireroit de cette dernière source seroient même les plus nombreuses & les plus simples, mais je veux bien les supprimer, afin de n'avoir rien à démêler avec la Théologie. Les quatre ou cinq auxquelles je vai me borner étant d'ailleurs plus que suffisantes, pour mettre l'Infaillibilité civile à l'abri de toute contestation raisonnable & sensée.

1<sup>o</sup>. Ou le Droit-Naturel est une Chimère, ou il faut avouer que l'Homme a été fait capable de propriété & qu'il est effectivement propriétaire de sa Personne & du fruit de ses Actions; que ce soit absolument par une Concession gratuite du Créateur, come je le crois, ou seulement à titre précaire,

come

comme l'ont pensé la plupart de ceux qui ont traité du Droit-Naturel, n'importe, c'est toujours une propriété rigoureusement respectable ; car si elle est absolue, rien au Monde nè peut moralement s'élever sur elle contre la volonté libre du Propriétaire ; & si elle est précaire, nul ne peut ni la détruire, ni la transférer, ni en disposer, en façon que ce soit, autre que le Propriétaire absolu, soit immédiatement, soit par un ministère qui ne puisse, dans le fait, s'écarter, en aucune manière, de la volonté de son Auteur. Dans le premier cas, l'Infaillibilité est nécessaire, en ceux qui exercent quelque autorité sur la propriété d'autrui, parce qu'il n'est point d'Homme au Monde, qui fasse un abandon libre de son droit ; pas, au moins, jusques à exposer sa liberté & sa vie au caprice des Volontés arbitraires de qui que ce soit : Dans le second, si l'on pouvoit l'admettre, il le seroit encore plus, parce que les Juges seroient tenus de faire preuve d'une Mission immédiatement Divine, qui prouveroit, en même tems, leur Infaillibilité.

2°. L'importance des choses comises aux Tribunaux civils fait ma seconde preuve. Leur Charge a pour objet l'administration

de la Justice, le maintien de l'Ordre, la défense de la Vérité, la soutien de la Vertu, l'extirpation du Vice; en un mot la félicité publique pour le présent, & l'établissement ou l'appui des moïens nécessaires à nôtre félicité future; le bien présent & à venir de l'Home: Or la Vertu n'est pas moins précieuse que la Vérité; l'Injustice & le Vice ne dannent pas moins que l'Erreur; si, come on ne peut en disconvenir, l'Infaillibilité a été jugée nécessaire, à ce qui n'embrasse qu'une partie de ces grands objets, à plus forte raison peut elle & doit elle se trouver, come elle se trouve en éfet, dans ce qui se raporte au tout, & qui embrasse le tout.

3°. L'uniformité des Loix chez toutes les Nations ne concourt pas moins évidemment à la preuve de l'Infaillibilité civile. On fait que les Sentimens & les Opinions, parmi les Homes, diférent autant que les figures; & autant, à proportion, les Nations les unes des autres: On difére sur les choses les plus importantes, sur la Religion même. Dans la Justice & la Police on difére autant, presque, qu'il est possible sur la forme, sur les moïens d'exécution, & sur quelques points naturellement arbitrai-

arbitraires ; & cependant tout se réunit ; tout devient uniforme , dès qu'il s'agit du Droit & de la Justice éfective ; alors tout revient à l'uniformité come à son centre comun : Partout on ordone la soumission aux Enfans envers leurs Péres & Méres , partout on ajuge à chacun sa propriété ; partout le désordre est condamné come un Vice : Or d'où pourroit venir une uniformité & une unanimité si complete chez des Peuples , d'ailleurs si oposés de goût , de mode & de sentimens , si ce n'est d'une force secrete qui les entraine come malgré eux ; si ce n'est , en un mot , de l'impuissance phisique dans laquelle sont les Législateurs & les Juges de faillir dans l'établissement des Loix & dans leur aplication ?

4°. On doit en dire autant de l'union , par tout la même , du pouvoir exécutf à l'Autorité judiciaire ; où seroit la Moralité ? Où seroit le droit de la puissance exécutive , si les Tribunaux pouvoient faillir dans leurs jugemens ? Quoi ! se persuaderoit on qu'un Usurpateur peut devenir Possesseur légitime , que l'Innocent peut-être rendu coupable , ou le coupable innocent , par une Vertu oculte dans les Arrêts ; ou se détermineroit-on à punir l'un & justifier

l'autre sans remords, contre la teneur même des Loix dont on voudroit procurer l'exécution ?

5°. Sur quoi donc se fonde t'on dans l'exécution des Arrêts ? Le voici ; c'est qu'en la bouche de deux ou trois témoins toute parole est ferme ; c'est que le témoignage de deux ou trois met fin à tout différent ; en un mot, sur la certitude du témoignage, qui fonde l'Infaillibilité des Juges. Arrêtons nous un moment sur ces expressions recherchées *toute parole est ferme ; tout différent est fini* ; elles méritent, en ceci sur tout, une singulière attention. On n'appelle pas *fermeté* l'asséveration donnée à une Proposition fautive, & à un Jugement injuste ; c'est entêtement, opiniâtreté, obstination, quelquefois impudence, ou quelque chose de semblable ; mais être *ferme*, c'est être fixe, & invariablement attaché à la justice, ou à la vérité, & tels sont les Juges dans leurs Sentences, qui sont, par ce moien, une *parole ferme*, c'est à dire, infailliblement juste & vraie, propre à *terminer tout différent*. De bonne foi, pourroit on dire qu'un Arrêt injuste mit fin au différent, tandis qu'au contraire il le perpétueroit, en portant l'interdit, à titre de propriété légitime, dans la Maison de l'Injuste & du Ravisseur ?

6°. Enfin, pour ne pas multiplier inutilement les preuves, je m'arrête à celle ci, qui seule concluroit, c'est l'établissement de la Torture dans les Procédures criminelles. Je fais que bien des gens condamnent cet usage, & que des Nations entières l'ont abandonné; mais cela ne décide rien dans le tems présent, qu'on peut appeler fort à propos, la Siècle des variations & de l'incrédulité. Pour moi, qui le tiens avec raison pour le *compelle intrare* le plus sagement institué, j'y trouve une preuve sans réplique de l'Infaillibilité civile. En éfet, rapellons ici ce que j'ai déjà dit, qu'elle est un supplément surnaturel à l'imperfection des conoissances humaines; c'est précisément ce qu'on trouve dans la Torture: Elle ne peut être infligée qu'aux coupables, reconus pour tels, avant même d'être convaincus; & done, en même tems, une preuve non suspecte, du délit dont on manque de preuve: Elle suppose, par conséquent, une conoissance des faits, qui étant antérieure à la preuve, ne peut venir que de ce secours surnaturel, qui est proprement l'Infaillibilité.

Si donc les Législateurs & les Juges ne peuvent disposer que moralement du droit des parties; si l'importance des choses qui

leur sont comises requiert l'Infaillibilité ; si l'uniformité des Loix chez tous les Peuples du Monde, malgré la différence des goûts & des sentimens, suppose une Vertu secrète qui les entraîne vers cette uniformité ; si l'Union du Pouvoir exécutif à l'Autorité judiciaire, rend péremtoire toute oposition & toute procédure après le Jugement, parce qu'elle le suppose infailliblement vrai, juste, & droit ; si le Temoignage rend les Jugemens *fermes*, c'est à dire véridiques & équitables ; s'il termine les Diférens d'entre les Parties par la redressement de toute obliquité ; si l'établissement & l'usage de la Torture, dans les Procédures criminelles, suppose une conoissance certaine du délit, antérieure à la preuve qu'elle fait, & qui ne peut venir que de la même source ; en faut il davantage pour la preuve complete de l'*Infaillibilité civile* ?

Ne présumons pas, cependant, que le Préjugé demeure bouche-closé ; l'Evidence lui est importune, & plus elle le frappe, plus il est ardent à chercher des subterfuges & des échapatoires ; mais, quil seroit aisé de le réduire au *quia*, si l'on avoit lieu de penser quil restât le moindre sujet de doute, sur cette importante vérité ! Dira t-on, par exemple, que l'Esprit saint, Principe nécessaire

affaire de l'Infaillibilité, ne se manifeste point dans les Tribunaux de Justice & de Police ? Mais se manifeste-t-il bien sensiblement partout où il est ? S'il a des Temples dans le Monde, c'est, sans doute, chez les Gens de bien qu'il habite par préférence ; & depuis quand la Vertu est elle plus rare dans les Magistrats, que chez le reste des Homes ?

Objectera-t-on des faits ; des variations dans des Jugemens diversément rendus sur un même cas ; des Contradictions ; des Exemples, par les quels on prétendra faire toucher du doigt à l'œil, que les Juges ont effectivement failli ? Mais tout cela est péremtoire : Comment admettre les contraires après la preuve demonstrative de leur absolue impossibilité ?

Si jamais des Homes pécheurs & bornés ont possédé d'Infaillibilité qui n'ait, ni pû, ni dû être contestée, c'est sans doute les Apôtres. Par trois fois ils ont reçu différentes éfusions de l'Esprit d'Infaillibilité, & cependant on les voit après chacune, tomber dans des cas, qui semblent démentir en eux la possession de cette prérogative : Ils ne comprennent pas ce que signifient les Similitudes toutes simples & tou-

tes naturelles d'un Maître, qui les instruisoit journellement, d'où leur vient ce reproche remarquable de sa part; *Vous aussi, êtes vous sans intelligence ?* Après trois ans d'Instructions ils n'entendent pas même les saintes Ecritures, qu'ils avoient lues dès leur enfance; il faut que le Seigneur leur *ouvre l'Esprit* pour les leur faire entendre. Et après en avoir reçu la Clef; que disje, après même la grande éfufion de l'Esprit, ils ne les entendant pas encore: Ils ignorent la vocation des Gentils: Il ne faut pas moins qu'une Vision pour obliger ST. PIERRE à recevoir CORNEILLE. Cët Apôtre avoue même, que, jusques alors, il n'a pas eü de saines idées de la Divinité, & qu'il l'avoit crüe partiale, (à peu près, come si les Protestans, ou les Catholiques d'aujourd'hui, s'imaginoient d'être les seuls Chrétiens sur la Terre) erreur dont il ne revient que dans ce moment: *Maintenant,* dit-il, *à présent je conçois que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute Nation, celui qui le craint & qui s'atâche à la Justice lui est agréable.* Et après cela encore; il oblige les Gentils à judaïser, & il faut, pour le ramener, que PAUL son Collègue lui résiste en face. Il s'élève des débats & des contestations entr'eux, qui les obligent

obligent tantôt de se *séparer*, tantôt de s'assembler pour convenir de concert, sur ce qu'ils ont à faire. Enfin ST. PAUL lui même, après s'être justement glorifié d'avoir *surpassé tous ses Collègues en dons & en révelations*; que ne dit il pas des bornes étroites de leurs Conoissances, aussi bien que des siennes propres? *Nous ne voions*, dit-il, *qu'en partie, nous ne conoissions qu'en partie; nous voions obscurément & come au travers d'un verre.* De tout cela voudroit on conclure, que les Apôtres n'étoient pas infallibles? Quelle audacieuse inférence! Peut elle seulement venir à l'Esprit.

Voila donc l'Infaillibilité civile démontrée. Les Réflexions & les usages à tirer de cette Doctrine n'échaperont point à la pénétration du Lecteur.





E S S A I  
S U R L E S  
A C A D E ' M I E S L I T E R A I R E S :  
O U

R E M A R Q U E S  
*Sur un Endroit de l'Eloge de M. de MON-  
TESQUIEU par M. D'ALEMBERT.*

C'est endroit me paroît mériter quelque attention. On y parle avec affés de mépris des Sociétés Littéraires établies en Province ; & come celui qui juge ainsi est un Auteur fameux dans la République des Lettres, sa Décision est d'un grand poids. Il ne s'agit que d'examiner si elle est bien fondée & si on ne peut point lui oposer des Autorités respectables. Voici come s'exprime M. D'ALEMBERT dans un Eloge, qui est digne de lui & de l'Illustre Auteur qui y est si bien loué :

Mr. DE MONTESQUIEU fut reçu le 3. Avril 1716. dans l'Académie de Bordeaux, qui ne faisoit que de naître. Le goût pour la Musique & pour les Ouvrages de pur agrément avoit d'abord rassemblé les Membres, qui la formoient. M. DE MONTESQUIEU crut, avec raison, que l'ardeur naissante & les talens

*talens de ses Confrères pouvoient s'exercer avec encore plus d'avantage, sur les objets de la Phisique. Il étoit persuadé, que la Nature, si digne d'être observée partout, trouvoit aussi partout des yeux dignes de la voir; qu'au contraire, les Ouvrages de goût ne souffrant point de médiocrité, & la Capitale étant en ce genre le centre des Lumières & des Secours, il étoit trop difficile de rassembler loin d'elle, un assés grand nombre d'Ecrivains distingués. Il regardoit les Sociétés de Bel-Esprit, si étrangement multipliées dans nos Provinces, come une espèce, ou plutôt come une ombre de Luxe Literaire, qui nuit à l'opulence réelle, sans même en offrir l'aparence (\*).*

C'est Arrêt, prononcé par un grand Maître, par un Membre de l'Académie Française, par un Auteur très célèbre, qui est regardé come le Législateur des Nations & le

---

(\*) Peut-être seroit-il à desirer, pour le Bien public, que dans toutes les Villes de Province un peu considerables, il y eut une Société Literaire, où l'on s'assembleroit pour se former le goût & s'instruire mutuellement: On seroit moins avide de Nouvelles publiques, qu'on répète sans cesse; moins médifant, moins occupé d'Intrigues galantes, ou de Cabales Politiques. Les Gentilshommes apprendroient quelque chose de mieux, que de courre le Lièvre ou le Cerf.

le Précepteur du Genre Humain, me paroît un coup de foudre, qui doit écraser les Académies de Province; mais voici quelques considérations, qui peuvent contribuer à les rassurer & à les raffermir.

• Il paroît d'abord, que M. D'ALEMBERT ne fait que prêter ses propres idées à Mr. DE MONTESQUIEU. On dira peut-être, qu'elles n'en sont pas moins justes & ne font qu'ajouter une nouvelle force au sentiment de cet illustre Président. Je répons, que come les Gens de Lettres ne reconnoissent pour infallible aucune Autorité, il n'y en a aussi aucune, qui puisse donner à une Opinion une certitude & une évidence qu'elle n'a pas, & que pour s'affurer si elle est vraie, il faut consulter la Raison & l'Expérience.

La Raison nous dit, que les Homes, nés en différentes Provinces, ont la Tête & les Organes construits come ceux qui ont eû le bonheur de naître dans la Capitale; qu'ils ont les mêmes Talens, le même Génie & le même degré d'Esprit; qu'ils peuvent acquérir les mêmes Connoissances & se perfectionner come eux dans les Arts & dans les Sciences. Il est facile de le démontrer. Les Membres de l'Académie Française, de  
l'Acadé-

L'Académie des Sciences & de l'Académie des Belles-Lettres sont presque tous sortis de Province. Mrs. CORNEILLE, SEGRAIS, FONTENELLE, l'Abé de St. PIERRE étoient de *Normandie*; M. le Président BOUHIER, l'Abé d'OLIVET, Mr. de la MONNOIE, étoient *Bourguignons*; Mrs. de TOURREIL, CAMPISTRON, RACINE, étoient originaires du *Languedoc*; M. de MONTESQUIEU lui même étoit né en *Gascogne*.

J'en pourois nommer beaucoup d'autres, si je ne craignois de trop grossir cette Liste. Je prie le Lecteur de jeter les yeux sur les Éloges historiques des Membres de l'Académie des Sciences & sur ceux de l'Académie des Belles - Lettres. On fera surpris, que pour un Académicien né à *Paris*, il y en a vingt qui sont nés en Province. Il en est de même des Peintres, des Musiciens, des Architectes. Ceux qui se sont distingués dans ces Arts libéraux n'étoient point *Parisiens* & n'en étoient ni moins habiles, ni moins fameux. Pour me réduire à la Question, & me renfermer dans la Classe des Poetes & des Orateurs, je le demande encore, FLECHIER, BOS-SUET, BOURDALOÛE, MASSILLON, pour l'Eloquence nous ne conoissions personne au dessus d'eux, étoient-ils nés à *Paris*? A l'égard de la Poésie, tous nos grands Poe-

tes, excepté l'illustre VOLTAIRE, DESPREAUX, & peut-être le grand ROUSSEAU, sont nés dans les Provinces & ce sont eux, du moins principalement, qui ont remporté & qui remportent encore les Prix d'Eloquence & de Poésie, que distribue l'Académie Française; presque toutes les Couronnes sont pour des Provinciaux. Pourquoi donc M. D'ALEMBERT semble-t-il leur donner l'exclusion & réserver tous les Trophées pour les Habitans de la Capitale? Il me semble que pour triompher, il faut remporter la Victoire (\*).

L'on me dira, que les Provinciaux, qui concourent pour le Prix, se sont perfectionnés dans la Capitale; mais quelques uns d'eux n'y sont jamais allés; ils ne doivent leurs Talens qu'à la Nature & à l'étude de l'Art. Les principales Règles de l'Eloquence & de la Poésie se trouvent à *Marseille,*

---

(\*) Je suis persuadé qu'à Genève on auroit pu former, il y a quelques Années, une Société Littéraire, dont les travaux n'auroient pas été inutiles à la République des Lettres & à la Société. On a parlé dans le *Journal Helvétique* de plusieurs Persones, qui auroient pu y bien remplir leur place. Il y en a encore plusieurs aujourd'hui, dignes d'une si noble occupation, car le travail mécanique n'est pas toujours le plus utile.

seille, à Thoulouse, à Soissons, à Dijon & à Montauban, come à Paris: Cette source est ouverte à tout le monde.

M. le Président LE FRANC, auquel nous devons la belle Tragédie de *Didon*, & ce qui vaut mieux encore, des Cantiques sacrés comparables à ceux de ROUSSEAU, au delà desquels il n'y a rien, M. LE FRANC, dis-je, a vengé dans un Discours, prononcé dans l'Académie de *Montauban*, les Académies de Province de l'espèce d'opprobre dont on a voulu les flétrir. Il produit, pour ainsi dire, leurs Titres de Noblesse. Pour les justifier, il n'y a qu'à lire les Recueils qu'elles ont publié: On y trouve d'excellentes Pièces soit en Vers, soit en Prose; & quel est l'Homme de Lettres qui ne se félicite d'avoir remporté le Prix aux Jeux floraux de *Thoulouse*!

Le célèbre BAYLE pensoit à peu près de même que Mr. D'ALEMBERT. Il croioit qu'un Homme de Lettres étoit déplacé hors de la Capitale, & qu'elle étoit le centre des bons Ouvrages & des bons Auteurs. M. LE FRANC lui a fort bien répondu & la Dissertation qu'il a faite sur ce sujet mérite d'être lue. Il convient qu'on trouve dans la Capitale plus de secours, plus d'émulation,

tion, plus de récompenses, plus de facilité de faire des progrès & d'aquérir une grande réputation; mais il est lui même une preuve, qu'on peut la mériter dans une Ville de Province.

M. l'Abé de St. PIERRE n'est pas moins favorable aux Académies de Province, quoique Membre de l'Académie Française. Voici ce qu'il dit à ce sujet : *Les Académies & les Conférences bien formées partout, sont certainement les meilleurs moïens pour continuer à perfectionner les bones habitudes & les lumières qu'on a comencé de prendre dans la bone Education; & pour perfectionner beaucoup plus promptement dans les États, les Loix, les Règlemens, les Etablissemens, les Découvertes importantes; en un mot les Ouvrages les plus estimables de la Raison humaine.*

En éfet, la Raison se perfectionne par l'émulation & par l'usage que l'on en fait. Nos Connoissances se dévelopent & s'étendent par l'exercice & en se comuniquant. Les Découvertes qu'on fait dans les Arts & dans les Sciences se multiplient en quelque sorte, par le secours des Académies. Elles polissent l'Esprit & la Langue; elles tirent l'Home de l'oïveté & lui fournissent une récréation utile & agréable. Dans les  
Provin-

Provinces on est moins environé de tentations : Celles auxquelles on est exposé font moins fortes, parceque les objets de nos desirs sont moins importans. Les Passions y sont aussi moins vives, moins impétueuses, du moins ordinairement. Les Plaisirs y sont plus tranquiles & plus doux; moins bruians & moins tumultueux, que dans la Capitale. On y est par conséquent moins distrait & plus appliqué à ses devoirs, ou aux Connoissances pour lesquelles la Providence semble doner une Vocation particulière, par l'attrait qu'elle y a ataché. On y est plus attentif aux Leçons des Muses & plus en état d'en profiter. Le bruit de la Cabale n'étouffe pas leur Voix, & ne nous fait pas acorder à la Brigue ce qu'on refuse aux Talens & au Mérite. Aussi est-il sorti du fond des Provinces d'excélens Ouvrages en tout genre, & malgré l'obscurité du lieu de leur naissance & celle de leurs Auteurs, ils ne laissent pas de se faire jour & de se recomander par eux mêmes.

Un Auteur célèbre dit quelque part, qu'il faut mal augurer d'une République, quand on y verra les Citoiens s'ocuper des Belles Lettres & faire des Vers François, Talens, dit-il, qui ne sont point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Hé! pourquoi

non? Lui même est une preuve du contraire. Le Climat de la Ville dont il parle est-il si différent de celui de *Paris*, qu'il ne puisse pas produire les mêmes effets? Ne peut on pas puiser dans la même source, & la Nature, Mère tendre des *Parisiens*, seroit-elle une Marâtre pour nous? Les Vers *François* ne peuvent ils pas renfermer des Vérités grandes & sublimes, ainsi que les Vers *Grecs & Latins*, qu'on fait apprendre aux *Ecoliers*? Ce qui est utile & instructif dans une Langue, est-il dangereux dans une autre? Mais, dira-t-on, la Poésie farde quelquefois le Vice; mais ne peut-elle pas aussi embéllir la Vertu?

Plus d'autres ont paré le Vice,  
Plus il faut orner la Vertu (\*)

J'ai

---

(\*) On pourroit appliquer cette Maxime à la Tragédie & à la Comédie, tournée du bon côté. TACITE nous dit, que THRASEA PÆTUS, cet illustre Sénateur, le plus vertueux des *Romains*, avoit joué des Tragédies, sur le Théâtre de la Ville de *Padoze*, d'où il étoit. QUINTILIEN nous apprend, que le Comédien ANDRONICUS avoit appris à DEMOSTHÈNES à déclamer. CICÉRON eut la même obligation au Comédien ÆSOPUS, & QUINTILIEN dit, que son-Élève doit se faire enseigner plusieurs choses par un Comédien.

J'ai connu une Personne d'Esprit, qui avoit séjourné long-tems à *Paris* & qui étoit dans le même Préjugé, contre tout ce qui s'appelle *Provinciaux*. On lui montra un jour une Ode sur la Guerre, qu'on lui dit avoir été faite à *Genève*. Il ne pouvoit pas le croire; il y trouvoit trop de feu & de génie. Ces deux Strophes sur tout le frapèrent:

Sous mes pieds la Terre s'ouvre,  
 La Mort court de toutes parts,  
 BELLONE, que je découvre,  
 Arbore ses Etendarts.  
 Tout craint, tout fuit sa présence,  
 La Terreur, qui la devance,  
 De l'Home annonce le sort;  
 Et sur son affreux passage,  
 Les pleurs, le sang, le carnage,  
 Sont le Signal de la Mort.

\* \* \*

Des Villes prises, brulées,  
 Cent Peuples réduits aux Fers;  
 Heros, ces sanglans Trophées  
 Sont l'éfroi de l'Univers.  
 Non, ce n'est point la Victoire  
 Qui seule assure la Gloire  
 Des TRAJANS & des TITUS:  
 Un Prince guerrier, mais juste,  
 Par son Glaive est moins auguste,  
 Qu'il ne l'est par ses Vertus.

Ne donons l'exclusion à aucun País, ni à aucun Peuple, & pensons que les Romains, que les Grecs traitèrent de Barbares, devinrent leurs Emules, après les avoir vaincus, & les surpassèrent peut-être en Génie & dans les Sciences. Doit on faire dépendre l'Esprit du Terroir & du Climat?

Un autre avantage que procurent les Académies, c'est qu'elles réunissent divers Citoyens dans le même centre; ce qui forme une union d'autant plus durable & plus sincère, qu'elle est fondée sur la conformité du Goût, des Talens, & des Connoissances.

S'il étoit question ici des Académies, qui ont pour objet les hautes Sciences, je crois que l'on conviendrait de leur utilité: Celle de Genève a été long-tems florissante & l'est encore, ce qui y attire un grand nombre d'Etrangers. Mais, dit le même Auteur que je viens de citer, *jamais Etranger n'entra dans Genève, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.* J'appelle de cet Arrêt à la Raison & à l'Expérience (\*).

Dans

---

(\* ) Nos meilleures Familles, même les plus distinguées, ont été nouvelles, & leurs Fondateurs étoient étrangers. J'en conois plusieurs qui font honneur à notre Ville par leurs Connoissances, leurs Talens & leurs Vertus, & dont la Postérité peut se rendre recommandable dans l'Etat & dans l'Eglise.

Dans la République des Lettres, tout Homme de mérite est Citoyen, & ses Titres sont ses Ouvrages. Il y a une sorte de Tyrannie de la part des Habitans de la Capitale, de s'aroger une grande supériorité sur les Provinciaux ; c'est s'attribuer un Empire, qui n'appartient qu'au Génie le plus sublime, & que ce même Génie se garderoit bien d'affecter.

C'est ainsi qu'un célèbre Auteur a décidé, que les Hommes sont fort supérieurs aux Femmes du côté de l'Esprit & des Connoissances : C'est se faire Juge & Partie. Quand il seroit vrai que les Femmes n'ont pas, ainsi qu'il s'exprime, *ce Feu céleste, qui échauffe & embrase l'Âme, ce Génie, qui consume & qui dévore, cette brutante Eloquence &c.* en seroient-elles moins estimables ? Ce qu'elles perdroient de ce côté, ne le gagneroient-elles pas du côté de la douceur, du sentiment, & de la délicatesse ? N'y a-t-il de vraie beauté, que dans la haute Eloquence, & tous les sujets en sont-ils également susceptibles ? Châque genre d'écrire n'a-t-il pas ses règles & son caractère ? Le bon goût ne prescrit-il pas, comme une Loi indispensable, de prendre le ton de la matière que l'on traite, de s'élever & de s'abaisser avec elle ? Un Stile brillant

& déclamateur est-il préférable à la justesse & à la précision ? En voulant pousser le trait avec trop de force, on passe quelquefois le but & on le manque. Ces Génies si vifs & si ardens ne peuvent pas toujours s'arrêter quand ils le veulent & quand ils le doivent : C'est un Torrent qui, dans son cours impétueux, force & brise toutes les Dignes, & dont l'Eau perd de sa pureté par le limon qu'elle entraîne. Ces Ecrivains si sublimes ne peuvent pas soutenir constamment leur effort, dans une si haute élévation ; ils tombent & se précipitent & l'on est presque autant surpris de leur chute, qu'on l'étoit de la hauteur de leur vol. On respecte, il est vrai, de petits défauts en faveur des grandes beautés ; c'est ainsi que des Homes, d'ailleurs vertueux, mettent leurs Vices à l'abri de leurs Vertus.

M. MARMONTEL fait à ce sujet une réflexion fort judicieuse. *Si les Femmes, dit-il, étoient naturellement privées du sentiment du beau, elles pourroient l'être du sentiment du vrai, du juste & de l'honête, & cette Proposition peut tirer à conséquence.*

Les qualités les plus estimables ne sont pas toujours les plus brillantes. *Faut-il être un BOSSUET, un MILTON, pour être bon*

*bon Citoïen, bon Parent & bon Ami? Si la Société n'étoit formée que de ces Génies brulans & impétueux, qui les gouverneroit? Le Monde ne seroit qu'un Magasin à poudre, dit M. MARMONTEL. Supposons que le Sentiment soit plus foible dans les Femmes que dans les Homes, que leurs Ecrits & leurs Caractères soient plus sensés que passionés, est-ce à M. R. qui conoit si bien le danger des Passions, à regarder la modération come un Vice? Qu'il concilie ses idées, & s'acorde s'il se peut, avec lui même.*

Rien n'est plus douteux & problématique que que les divers jugemens qu'on porte sur les Ouvrages d'Esprit. J'ai vû & entendu traiter d'Ouvrages médiocres, des Ouvrages excélens, que les Critiques eux mêmes voudroient avoir faits. On a traité, au contraire, d'Ouvrages excélens, des Livres très médiocres, que la Cabale seule a préconisé & que le bon Goût a fait retomber dans l'obscurité à laquelle ils étoient destinés, & dont ils ne devoient jamais sortir (\*).

---

(\*) Il est certain que le Goût, en se perfectionnant, ou peut-être se corrompant, change aussi nos Jugemens. Les Lettres de BALZAC, celles de VOLTURE étoient fort estimées, il y a environ

Ces sortes de Décisions ne prouvent rien contre ou pour un Livre, & ne sauroient le rendre mauvais s'il est bon, ou bon s'il est mauvais. Elles manifestent seulement le Goût & le Jugement du Censeur, qui se dégrade lui même, lorsqu'il juge mal. Cependant on ne peut croire, combien la crainte de ces faux Jugemens retarde les progrès des Sciences & des Belles Lettres. Le Génie, surtout celui des jeunes Gens, est come dans les entraves. Il n'ose prendre un noble effort, & redoute sans cesse l'œil jaloux du Critique. La crainte d'être traité d'Auteur médiocre fait qu'il reste en effet dans la médiocrité. Rien ne rétrécit & n'étouffe plus le Génie, que la contrainte & la gêne; mais le Tribunal de la Critique est encore plus redoutable à *Paris* que dans les Provinces.

Une Académie, qui seroit composée d'honnêtes Gens, de tout état & de toute  
pro-

70. Ans, & le sont peu aujourd'hui. La Tragedie de *Phèdre* par PRADON, triompha quelque tems de celle par RACINE. Celle d'*Athalie*, qui est un Chef d'œuvre, eût peu de succès au commencement. Le célèbre PATRU ne gouta point *l'Art Poétique* de BOILEAU & l'Hôtel de *Rambouillet*, si renommé pour le Goût, dédaigna le *Possieuëte* de CORNEILLE.

profession, où tous les Arts auroient entrée & seroient cultivés avec soin & sans partialité, où, dans la dispute, on auroit moins pour but de vaincre son Adversaire, que de faire triompher la vérité; où l'on ne s'exerceroit que sur des Sujets intéressans, qui doute, qu'une telle Académie ne fut très utile à tous égards?

En joignant l'étude de la Nature à celle de la Langue, on se rend plus capable d'en développer & d'en exposer les merveilles. La Nature n'est jamais plus admirable, que lorsqu'elle est bien connue, & nous n'en connoissons encore que l'extérieur & la surface. En pénétrant plus avant, le Spectacle s'étend en quelque sorte, & nôtre Esprit s'étend avec lui. Mais quel est l'Homme qui puisse lui seul en sonder toute la profondeur & en parcourir toute l'étendue? Il a besoin d'être sans cesse aidé & soutenu dans ses efforts, & voilà l'usage & l'utilité des Académies. Tous ses Membres réunissent en quelque sorte leurs forces, pour faciliter le succès d'un Ouvrage aussi important. On épie, pour ainsi dire, la Nature de toutes parts; on la considère dans toutes ses faces; on la suit dans sa marche la plus secrète; on pénètre & on entre dans son Palais, pour en contempler

la beauté & la magnificence. L'Astronome s'élève jusqu'aux Astres ; il observe leur cours , leur distance , leur nombre & leur retour périodique. Les Plantes , qui sont en quelque manière les Astres de la Terre , n'échappent pas aux yeux perçans du Botaniste ; celles que la Nature a come cachés dans le fond des Abîmes , & dans le creux des Rochers , augmentent ce Trésor d'autant plus précieux , que , sans se borner à satisfaire une vaine curiosité , il fournit les Remèdes les plus salutaires.

L'Anatomiste trouve , dans l'étude du Corps humain , les preuves les plus sensibles & les plus manifestes du Créateur , dont la Puissance & la Sagesse brillent dans tous ses Ouvrages. Les Observations & les Expériences accumulées tournent toutes au profit de la Société & à celui de la Religion. L'Incédule cessera de l'être , s'il examine la Nature avec attention. Une bone Philosophie nous élève à la plus sublime Théologie. Quand on examine ce que c'est que la Matière , son ineptie , sa grossièreté & les propriétés que nous lui conoissons , nous ne pouvons concevoir , qu'elle ait la Faculté de penser & de former des idées intellectuelles. Ce qui n'est que Corps , peut-il conoitre ce qui ne l'est pas , & s'élever jus-

jusqu'à l'Être tout parfait, jusqu'à ce puissant Génie, qui, d'un mot, a donné à tout le mouvement & la vie; qui régit également le Monde Moral & le Monde Phisique; qui, malgré la multitude & la diversité des Créatures, a établi entr'elles un ordre & une harmonie admirables, & qui les soutient dans cet état, malgré leur fragilité & le choc continuel des Elémens.

C'est ainsi que l'étude de la Nature & des Sciences nous élève au premier Être & nous le fait contempler dans toutes les merveilles qu'il a opérées. Une Académie, qui se proposeroit de perfectionner les Arts & les Sciences utiles, seroit donc très estimable en quelle Ville que ce fut. Les efforts se réuniroient pour apprendre à raisonner & à s'exprimer avec facilité & avec précision sur les plus grandes choses. On porteroit la persuasion au fond des Cœurs: Les Paroles couleroit de source & se rangeroient dans un ordre naturel, ainsi que les Pierres se rangeoient d'elles mêmes au son de la Lire d'ORPHE'E, pour former les Murs de la Ville de *Thèbes*, come le disent les Poëtes.

GENEVE.

EBAUCHE



## E B A U C H E

*Du Caractère de S. A. R. Madame  
la Princesse d'ANGLETERRE, Gouvernante  
des VII. Provinces Unies ;  
décédé le 12. Janvier 1759.*

**E**Nvisageant come un devoir de faire connoître, autant que nous le pouvons, le Caractère des Persones Illustres, nous insérons ici ce Morceau, qui a été publié en Hollande, après la mort de l'Auguste Princesse, qui en fait l'Objet.

**I**L n'est pas difficile de faire un Portrait, lorsqu'on néglige la ressemblance & que le Peintre, s'abandonant à son imagination, permet à son Pinceau de tracer un Portrait de fantaisie, que le hazard fera peut-être ressembler à quelqu'un.

Il est aisé pareillement de tracer des Caractères, lorsqu'on se renferme dans des généralités ; mais il est au contraire fort difficile, de faire un Portrait & fort beau & fort ressemblant, & de tracer le Caractère vrai & précis d'une Personne Illustre, sans  
rien

rien emprunter du mensonge & de la flatterie.

Plus touché du vrai, que des charmes d'une brillante Elocution, je me borne à tracer les principaux traits, qui caractérisent, d'une manière si distinguée, l'illustre & Grande Princesse, que la Mort vient de nous enlever, & que nos Cœurs, ainsi que la Renommée, célébreront à jamais. C'est dans son Esprit, c'est dans son Cœur, que je vais prendre les traits de ce Caractère aimable & grand, que la fortune, les revers, les circonstances, & le tems trouvèrent toujours immuable & permanent.

Elle étoit née avec des Talens supérieurs & les dispositions les plus heureuses, pour les Sciences & pour les Affaires. De bonne heure elle donna de grandes espérances, que le tems réalisa d'une manière glorieuse & brillante.

Les dispositions qu'elle avoit apportées en naissant furent soigneusement cultivées par les soins d'une Illustre Mère, d'une Princesse plus connue encore par les Vertus qu'elle porta sur le Trône, que par l'éclat du Diadème. Je parle de la Reine d'Angleterre, Princesse habile, bien instruite & qui fit tant d'honneur à son Siècle : Elle  
dona

donna tous les soins à l'Education d'un Enfant qu'elle aima toujours avec beaucoup de tendresse, & bientôt aussi elle en recueillit les fruits. Son Esprit fut enrichi de belles & de solides Connoissances, qui en même tems qu'elles inspiroient le respect & l'admiration, donoient à sa Conversation une aménité & un agrément infini.

Elle parloit bien & s'exprimoit avec beaucoup de facilité & de noblesse; son Expression étoit vive & son tour de phrase étoit naturel & heureux. Enemie de l'affectation, elle alignoit & mesuroit sa Conversation au niveau des gens avec qui elle parloit; & modeste au de-là de l'expression, sa supériorité ne se faisoit sentir, que par la force même de son raisonnement. Sa Conversation étoit intéressante, & elle avoit l'art d'y mettre de l'enjouement & de l'agrément.

Son Génie étoit élevé, capable d'embrasser plusieurs sujets à la fois, sans les confondre jamais: Elle avoit dans ses idées un ordre infini: Elle avoit une pénétration & une sagacité admirable: Elle apercevoit d'un coup d'œil ce qui est vrai & bon dans chaque chose, & les notions qu'elle en avoit étoient toujours claires & distinctes.

Sa

Sa Mémoire heureuse, lui avoit donné la facilité d'apprendre beaucoup, & de trouver toujours, au moment même, ce qu'elle lui avoit confié: Elle avoit une grande Lecture: Elle aimoit les Arts & en a poussé quelques-uns fort loin: Elle trouvoit, dans la multiplicité des Affaires, du tems pour tout, par l'exacte division qu'elle en faisoit. Jamais Elle n'oublia rien. Consacrée aux Affaires publiques, l'Etat étoit servi avec amour, avec zèle. Mère de Famille, elle veilloit seule à l'Education de ses Illustres Enfans, & par-tout brilloit l'ordre, la décence & l'exemple. Diligente & toujours occupée, elle ne négligeoit rien, & jamais dans sa Vie les plaisirs & l'amusement ne marchèrent avant les Affaires.

Elle s'étoit appliquée de bonne-heure à démêler les différens Caractères des Hommes, & à conoitre les sentimens les plus cachés de ceux qu'elle voioit: Par cette attention, elle étoit devenue si habile & si pénétrante, qu'il n'y eut rien de caché pour elle dans le Cœur des Courtisans les plus dissimulés. Elle avoit tout le Courage nécessaire pour entreprendre les choses les plus difficiles, pourvû qu'elles lui parussent grandes & glorieuses à l'Etat, & toutes les lumières nécessaires pour trouver les moïens d'y parvenir.

venir. Ses manières étoient nobles, aisées & pleines d'une certaine douceur majestueuse, qui inspiroit la confiance à tous ceux qui l'aprochoient. Elle négligeoit tous les plaisirs, qui font l'amusement des Persones de son rang, & ne paroïssoit occupée, même dans ses heures de loisir, que des choses qui pouvoient embélir son Esprit & rendre son Jugement plus juste. Beaux Palais, Meubles somptueux, Equipages brillans, Table magnifique & délicate, riches Parures, Modes recherchées, rien de ce qui fait enfin le charme de la vie des Gens du Monde, tout cela, n'avoit pour elle, ni attraits, ni plaisirs, & elle avoit un souverain mépris pour ceux qui font de la bagatelle leur unique & seule Afaire.

Mais il seroit bien difficile de dépeindre la douceur de son Esprit & les charmes de son Commerce. Cette douceur & cette égalité d'humeur si rare, & que les Princes prennent si peu soin d'acquérir, faisoit la félicité de ceux qui avoient l'avantage de lui appartenir, & de ceux qui avoient l'honneur de la servir & de l'aprocher. Cette douceur aimable, & si digne d'être célébrée lorsqu'elle est l'ouvrage de la Raison & qu'on la doit aux soins qu'on a pris de former

former son Cœur & d'y interdire l'entrée aux Passions tumultueuses, ne la quitoit jamais; les Affaires, les Circonstances, la Maladie & les Douleurs, rien n'en pouvoit alterer les charmes. On l'aprochoit avec confiance; on l'écoutoit avec plaisir; & jamais la contradiction & l'oposition ne put l'aigrir & lui faire dire, dans un moment de vivacité, un mot qui eût pû désobliger.

Cette douceur dans l'Esprit avoit pour compagne une patience à toute épreuve, Vertu d'une pratique bien difficile, surtout lorsqu'elle se trouve placée à côté de beaucoup de feu & de vivacité; mais sa Raison, toujours active & diligente, avoit su régler les mouvemens de son Ame, & à force d'attention sur elle même, cet Esprit vif & prompt étoit devenu doux, flexible & toujours porté à la modération.

De pareilles dispositions dans l'Esprit, jointes à des Connoissances étendues, à beaucoup d'égalité dans l'humeur, en avoit fait pour la Société une Personne unique: Elle porta les Qualités sociales au plus haut degré, & qui ne fait combien de choses cela demande! Complaisances, Egards, Attention à ne jamais désobliger; sont ce là

les Qualités que ceux qui sont destinés à commander aux autres font briller aux yeux de leurs Inferieurs ?

Talens, beau Génie, grandeur d'Ame, Dons exquis, Présens riches & magnifiques de la Nature, vous êtes en droit d'exiger l'admiration & d'étonner l'Univers : Vous fites des Politiques, des Conquérans, de Grands-Homes en tout genre ; mais sans les Qualités du Cœur, vous ne fites jamais un Mortel digne de nos Vœux & de nos Homages. C'est le Cœur, c'est sa pureté & ses dispositions à l'égard de ses semblables, qui done la naissance aux Vertus ; l'Esprit n'y done que la forme.

C'est aussi par les Qualités du Cœur que brilla d'une manière si noble l'Illustre Princesse dont on ne fait ici qu'ébaücher le Caractère. Ce Cœur étoit pur ; ce Cœur étoit le plus compatissant & le plus tendre des Cœurs. Il étoit ferme & magnanime.

C'est à la pureté de son Cœur qu'il faut attribuer ce Respect profond & soumis aux Décrets de la Providence, cet Amour sincère & ardent pour le Maître de l'Univers & que de bone-heure elle inculqua à ses Enfants, en les instruisant Elle-même dans la Science du Salut, & en leur en montrant  
les

les chemins, par sa conduite & son exemple. Sa Religion étoit sans faste ; sa Piété sans affectation & sa Résignation sans orgueil. Elle veilloit avec attention au maintien des Autels ; & la Mort avec son lugubre appareil ne pût lui arracher une plainte, ni un moment de trouble & de fraieur. Dieu étoit dans son Cœur ; il y avoit toujours été ; & témoin de sa pureté & de son innocence, il l'assuroit intérieurement d'une félicité certaine & promise à ceux qui l'aiment & qui espèrent toujours en Lui.

Ne cherchons point la Vertu dans la Science, dans le Bel Esprit, dans les Talens ; cherchons-la dans les dispositions heureuses de nos penchans & de nos inclinations, aidés & soutenus, par la Religion, l'Education & l'Exemple. L'aimable Vérité, la Candeur & la Bonne-foi avoient solidement établis leurs Droits dans son Cœur. Jamais Elle n'eût manqué à sa parole ; elle étoit sacrée ; la duplicité & les détours lui étoient inconnus, & une de ses Maximes portoit, *Que dans les Affaires, les plus habiles & les plus fins étoient toujours ceux, dont on respectoit le plus la probité & la véracité.*

Aussi lui rendoit-on toujours le glorieux témoignage, d'avoir apporté constamment la Vérité & la Justice, dans tout ce qu'Elle proposoit, dans tout ce qu'Elle exécutoit. Et quoi qu'on eût pû lui offrir de séduisant, Elle l'eût rejeté à l'Instant, si la pureté de son Cœur y eût trouvé à souffrir, & sa droiture à y reprendre.

La Faveur, dont les Princes permettent qu'on abuse si souvent, n'avoit aucun accès chez Elle, & jamais Elle ne l'eût emporté sur l'Equité & sur le Droit.

L'aimable Innocence & la Pureté, règnoient dans ce Cœur. Les Passions tumultueuses, les Desirs violents, n'y établirent jamais leur empire. La Paix & la Tranquillité n'en étoit jamais banie, parce qu'Elle étoit convaincue, que tout ce que Dieu faisoit étoit sage & juste; & c'est un fondement sur le quel Elle avoit bâti constamment. Jamais on n'osoit en sa présence se plaindre du Sort, murmurer contre les circonstances: Elle voyoit par-tout le Doigt de Dieu, & Elle se seroit estimée très-heureuse, si pour le bien de l'Etat, Elle eut été destinée à souffrir & à passer de tristes jours.

Pour conoitre les Homes, il faut les voir souvent, & pour conoitre les Princes, il faut les voir toujours; & c'est aussi à ceux qui ont été heureusement apellés à l'honneur de vivre avec Elle, que j'offre des Vérités, qui, mises dans tout leur jour, fourniroient l'exemple d'un Caractère dont on ne vit peut-être jamais de pareil. Scrupuleuse sur ce qui a rapport à la Justice & à l'Équité, Elle ne décida jamais du sort d'un Malheureux, sans avoir pris les avis des plus Eclairés, sans avoir pris toutes les précautions les plus humaines, sans avoir interrogé son Cœur, & sans avoir son aprobation & une pleine conviction. Jamais Elle n'eût voulu étendre les limites de son pouvoir, & jamais son Cœur n'eût consenti à l'exécution d'un Projet, opposé, dans ses vûes, à la pureté, & à la candeur. Elle étudioit son Cœur tous les jours; Elle ne craignoit point ses Vices parce qu'elle ne lui en connoissoit point; mais Elle étoit en garde contre ses Illusions, & jamais son attention ne se relacha sur cet article; C'est une étude qu'Elle recomandoit à ses Amis, parce qu'Elle en avoit retiré pour la Vertu & pour les Mœurs de glorieux avantages.

J'ai dit, que son Cœur étoit tendre, qu'il étoit rempli de Pitié & de Compassion. Que

d'illustres témoignages j'aurois à rapporter de cette vérité, & comment pourrois-je me renfermer dans de justes bornes !

Illustre Prince, que la Mort nous enleva trop tôt ! Objet de tant de vœux, & qui le futes de tant de pleurs, vous pourriez, si vous étiez encore au milieu de nous, pour nous consoler, vous pourriez nous dire avec quel amour avec quelle tendresse vous futes aimé ; vous nous diriez, avec quelle ardeur Elle voloit au-devant de vos desirs, quels furent ses soins empressés, avec quelle attention Elle recherchoit les moïens de vous rendre agréable votre séjour terrestre, avec quelle exactitude sa vive amitié la portoit à l'aquit de ses devoirs envers vous ! Elle vous aimait d'un amour pur, d'une tendresse extrême ; Elle partagea vos peines ; Elle fut sensible à vos plaisirs ; & depuis que la Mort vous arracha de ses bras, sa vie n'a plus été qu'un état de langueur. Avec vous disparurent sa joie & la douceur de sa vie.

Illustres, aimables & malheureux Enfants, votre douleur & la vivacité de vos regrets, montrent assez quelle fut sa tendresse pour vous, qu'Elle poussa au-delà de ce qu'on conoit du sentiment. Vous futes l'objet perpétuel de ses soins, de son attention,

tion, de son amour; vous ne fortites jamais de son Cœur, & en quittant sa Dépouille mortelle, son dernier soupir fût pour vous seuls. Elle donna tous ses soins à votre Éducation; Elle en étoit jalouse; Elle eût voulu être seule à préserver vos jeunes Cœurs de la Corruption. Aucun amusement, aucun plaisir sans vous. Elle vous sacrifia son tems, se déroboit à Elle-même celui dont Elle avoit besoin. Au moindre accident son Cœur frémissoit, & autant Elle étoit indifférente sur sa santé, autant étoit-Elle attentive & soigneuse sur la vôtre & sur ce qui vous concernoit. Vous étiez son bien & son bonheur; & vivre au milieu de vous faisoit sa suprême félicité.

Cette Tendresse si vive pour ses Enfans, étoit accompagnée d'une Amitié prévenante & bienfaisante, pour tous ceux qui s'attachèrent à cette grande Princesse. Elle alloit au devant de leurs besoins; Elle aimoit à les prévenir, & jamais ils n'eurent une Amie plus solide ni plus fidèle. Quiconque avoit le bonheur d'avoir sa confiance, étoit assuré que rien ne pouvoit la lui ravir; & jamais, en sa présence, aucun de ceux qui avoit l'honneur d'être admis dans sa Société, n'auroit osé impunément parler défavantageusement de celui, qui, admis au

même honneur se seroit trouvé absent. Les loix de l'Amitié étoient inviolables chez Elle, & l'on n'avoit rien à redouter de la malice ou de l'intrigue. Ses Domestiques trouvoient en Elle un Maître bon, genereux, un Protecteur constant, & ceux qui s'attachèrent avec zèle à sa Personne, alloient de pair à cet égard, dans son Cœur, avec les plus élevés en Dignités.

Vous, Indigens, Pauvres, Nécessiteux, que la Providence destina à dépendre du Riche, & qui avez tant de peines & tant de difficultés à trouver chez lui de quoi subvenir à vos besoins pressans, vous pourriez nous dire quelle ressource vous avez trouvé dans l'abondance de ses Aumônes, & combien il est doux d'être soulagé, lorsque le bienfait est accompagné de grace, de générosité. Jamais vous ne futes renvoïés, & toujours vous obtintes plus que vous ne demandiez.

Quiconque en éfet étoit malheureux & méritoit un meilleur sort, étoit un Mortel qui avoit un droit aquis sur ce qu'Elle possédoit : C'est, disoit Elle, *le seul vrai bonheur attaché aux Richesses & aux Grandeurs, & sans ces avantages le sort du Particulier est préférable.* On donc, on soulage, on préserve,

ferve, on fonde des Etabliſſemens, & on voit proſpérer ſous ſes yeux, les biens que le Ciel nous a départis. Et en effet ſes largesſes, & ſes dons alloient preſque au de-là de ſon pouvoir; & lors qu'un jour on vouloit Lui montrer la ſomme employée en Aumône, en Charités, en Penſions, Elle refuſa d'y jeter les yeux, & dit, *Ne m'ôtez pas le plaisir de donner, & ne m'en montrez pas l'impoſſibilité, Dieu y pourvoira.* Et il eſt vrai de dire, qu'Elle ſe refuſoit pluſieurs choſes, pour ne pas ſe priver du plaisir de donner abondamment. Sa Compaſſion s'étendoit à tout ce qui porte le nom de malheureux, & ſans cet Eſprit d'ordre & de règle, qu'Elle gardoit en tout, Elle n'eût jamais trouvé les moyens de ſatisfaire l'inclination de ſon Cœur. Il eſt certain que le plaisir qu'Elle trouvoit à établir une Famille, à en relever une autre, à tirer de l'embaras des Gens maltraités de la Fortune, & à ſoulager le Genre-humain, étoit la ſeule choſe qui procuroit à ſon Cœur un plaisir véritable; & ſa joie ne pouvoit ſe contraindre lorsqu'Elle avoit réuſſi à cet egard au gré de ſes deſirs. Ceci eſt exact, eſt vrai, & que de voix s'eleveroient pour publier & célébrer l'excellence de ce Cœur & rendre hommage, à ſa bonté, à ſa pitié, à ſa généroſité!

Son Cœur, ai-je dit encore, étoit ferme & magnanime. Elle avoit des Principes sûrs, invariables; des Maximes constantes, fondées sur la Loi de Dieu, sur l'honnête, sur le juste, & rien ne pouvoit les altérer ni les afoiblir. Elle s'étoit rendue la maîtresse de toutes ses passions, de toutes ses illusions, de tous ses desirs; le Vice étoit abhorré dans ce Cœur, l'Intrigue & le Mensonge détestés, & la fraude, ni la Mort ne le trouverent jamais foible & pusillanime. Au moment qu'Elle perdit son Illustre & cher Epoux, que le voile tomba & offrit à ses yeux un spectacle éfrayant, un abîme de douleurs & de peines, Elle mit la main sur ce Cœur, étouffa le murmure, comanda à sa douleur: *J'ai, dit-Elle, l'Etat à conserver, de jeunes Innocents à élever; j'ai solennellement promis à celui que la Mort vient de m'arracher, de ne me point abandonner à une infructueuse douleur; agissons & montrons ce que peuvent la Religion & la Soumission.* Son Cœur obéit & le devoir laissa derrière lui la douleur & le désespoir.

Tout ce qui Lui arrivoit, dans la vie, de contraire ou de facheux, ne l'affectoit point, dès le moment qu'Elle s'étoit persuadée qu'Elle avoit fait ce qu'Elle étoit tenue de

de faire. Depuis longtems, son Corps, trop foible pour une Âme auffi forte, començoit à plier fous les éforts de l'Esprit; mais jamais Elle ne fe permit une plainte, & cacha foigneufement ce qui auroit pû jetter le trouble & l'alarme, dans le Cœur de fes Enfans & de fes Serviteurs. Elle eut la force, jufqu'au dernier moment, de conferver un Esprit gai & tranquile, & de s'informer de ceux qui la fervoient, s'ils remarquoient quelque changement dans fon humeur, fi fa patience étoit bien entière. C'est au moment où la Mort fe présente, avec fon lugubre apareil, où le Monde va difparoître à nos yeux, où l'Eternité va comencer, qu'on peut juger de l'efet qu'a produit fur nos Cœurs, le foin qu'on a pris de le former, de le munir contre fes fraieurs, & de la regarder comé le terme naturel où doivent aboutir tous nos foins, tous nos travaux.

Prête à quitter ce Corps mortel, & à laiffer cette autre moitié d'Elle-même, fes Enfans fi tendriement chéris, & remarquant autour d'Elle des Amis fidèles, & dont Elle conoiffoit l'attachement inviolable, les voiant livrés aux hprteurs du défefpoir, Elle leur adrefsa ces mots, d'un ton ferme & affuté:

*Vous pleurez, & pourquoi pleurez-vous?*

*Oh*

Où est cette soumission profonde que vous devez aux Volontés du Maître du Monde? Où sont ces pensées d'abaissement & de Résignation que vous devriez avoir puisées dans la méditation, dans la lecture & dans la Parole de Dieu? Ces larmes & ces sanglots en sont-ils les fruits? Est-ce la tout ce que vous apritez? Regardez moi, & faites ce que j'ai fait. J'ai, tant que je l'ai pu, tenu mon Cœur net & mes Lèvres pures; j'ai rempli ma tâche, j'ai fourni ma Carrière. La Mort n'offre, à me mes yeux, rien d'horrible ni de hideux; je n'en redoute point les approches, & je sens la douce espérance d'aller goûter, dans le sein de mon Créateur, la réalité des Biens promis & assurés à ceux qui l'aiment d'un Amour véritable & pur.

Elle mit ordre à tout, n'oublia rien, & tandis que tout rétentissoit de cris & de plaintes, Elle vit approcher la Mort, l'envisagea d'un regard assuré, lui tendit la main, s'endormit dans ses bras & rendit à son Créateur cette Ame pure, cette Ame ferme, cette Ame si digne d'aller occuper, dans les Lieux célestes, la place des Elûs, juste rétribution de sa Foi, de sa Religion & de ses Espérances.

S'il m'eût été permis d'entrer dans des détails, quel beau Portrait à offrir à la  
 Posterité!

Posterité ! Jamais il n'y eut peut-être une Ame aussi belle ; & jamais on ne porta plus loin la pratique des Vertus. Ces facultés de son Esprit, celles de son Cœur furent constamment exercées. Elle faisoit peu de cas de ce que l'on peut nommer Vertus négatives, c'est-à-dire Dispositions bones & heureuses, mais qui de la puissance ne passent jamais à l'acte, & ne produisent rien au dehors. Elle vouloit que les Devoirs fussent exercés, qu'on cherchat toutes les occasions de les remplir, qu'on fût invariable dans les principes, & qu'on se fit une Ame invulnérable ; qu'on fût dans le Monde un Etre utile ; dans la Societé une Personne à rechercher ; que les petits Objets n'affectassent jamais le Cœur ; qu'on ne fit rien par vanité, par vaine gloire ; & que regardant la Terre come un Lieu d'épreuve, come un passage, on n'y apuiat jamais trop fortement le pied, come devant en faire le Lieu de sa demeure. Elle fut la Gloire de l'Etat, le Soutien de l'Eglise, le Charme de la Societé, l'Ornement de son Siècle, l'Honneur de son Sexe, la Félicité des siens, & sera le Sujet éternel de nos Louanges & de nos Regrets.



L E  
**PHILOSOPHE AMUSANT,**  
 O U L E S  
**ENTRETIENS INSTRUCTIFS.**

**L**A plupart des Hommes ont aujourd'hui abandonné les Lectures sérieuses & instructives, parce que l'application qu'elles demandent, se trouve absolument incompatible, avec l'Esprit de Volupté qui les domine. Les Hommes, semblables aux Enfans, se rebutent aisément, si on ne sait s'insinuer dans leur Esprit; & on ne s'y insinue jamais, si on ne sait pas se conformer un peu à leur foiblesse. Esclaves eux-mêmes des Passions du Siècle, contre lesquelles ils déclament, rarement travaillent ils à s'en guérir. Voulez vous cependant les aider dans cette Cure importante, trouvez l'art de les engager à faire d'heureux retours sur eux-mêmes: Que les Tableaux, que vous leur présenterez, n'aient rien d'outré, ni rien de choquant. Amusez-les en les corrigeant; & vous les corrigerez infailliblement. Entrepréndrai-je un Ouvrage aussi difficile? Quel succès en puis je attendre? Je me serai du moins satisfait moi-même:

*même: Heureux encore si je puis parvenir à amuser quelques instans.*

*Pour ne point éfaroucher mes Lecteurs, j'ai affecté, dans ces premiers Entretiens, d'être très modéré sur ce qui regarde les Passions. Si je suis goûté, come je suppose qu'on sera bien tôt fait à mon langage, je parlerai dans la suite des Vertus contraires à ces Vices, d'une manière beaucoup plus étendue. Par conséquent, on ne sera pas surpris, si je laisse quelque chose à desirer, sur tout aux Lecteurs sçavans.*

**J**E suis né de Parens, dont les Vertus furent les Titres. Leur unique soin fut de me doner une bone Education: Précieux Héritage, s'il en fut jamais! En m'éclairant l'Esprit, ils s'attachèrent sur tout à me former le Cœur. Docile à leurs Leçons, j'ai été le prémier à en recueillir les heureux fruits. Cet Amour pour la sagesse, que l'on m'inspira dès mes tendres Années, germa bientôt dans mon Cœur, & me dona un goût décidé pour l'étude, particulièrement pour l'étude de la Philosophie; non, de cette Philosophie, toujours hérissée de Sillogisme ou d'Idées abstraites, remplie d'un fatras & d'un jargon scientifique, plus propre à rebuter, qu'à captiver tout Esprit sensé;

senfé; mais de cette Philofophie douce, aimable, qui nous apprend à conoitre les Homes, tels qu'ils font; à les fouhaiter tels qu'ils devroient être; qui nous apprend fur tout, à les aimer, en fuportant leurs défauts, & à leur être utiles, lors même qu'ils penfent à nous nuire.

Pour me perfectionner dans une étude, que je regardois, & que je regarde encore come la plus importante, j'ai presque dit la seule *néceffaire*; puisque d'un Philofophe, elle peut en faire un vrai Chrétien; pour me perfectionner, dis-je, dans cette étude, après avoir connu les Homes dans les différens Tableaux, que les Livres en tout genre nous présentent, de leur Caractère & de leurs Paffions, je réfolu de les conoitre & de les étudier de plus près, en les fuivant dans le Comerce de la vie. C'est pourquoi je quitai, il y a huit ans, ma Patrie, dans le deffein de parcourir divers Pais, & de conoitre les Mœurs particulières de chaque Peuple. J'ai retiré plus de fruit de mes Voiages que de mes Lectures: Celles-ci m'instruifient, il eft vrai, en m'amufant; mais ceux-là m'ont obligé à réduire en pratique ce que les Livres n'avoient fait qu'ébaucher. La Scène du Monde, variée,

variée, pour ainsi dire, à l'infini, & me présentant toujours des Tableaux vivans, où les Passions tenoient la principale place, m'a acoutumé à réfléchir sur chaque objet, & à en faire de continuelles applications, pour la conduite de la Vie.

De retour dans ma Patrie, car on ne peut se dépouiller de cet amour, qui nous y ramène, je fus visité, selon la coutume, par mes Parens, & par mes Connoissances. DORANTE surtout, ancien ami; plus distingué par les qualités du Cœur que par les Talens de l'Esprit, fût des plus empressez à venir resserrer les nœuds de l'Amitié, qui nous avoit toujours unis, & dont l'absence n'a fait qu'augmenter la vivacité. Je revis également avec plaisir Mad. J\*\* qui avoit perdu depuis deux ans son Mari, & qui réunissoit toute sa tendresse & ses soins sur une Fille de douze ans, seul fruit de son Mariage. J'ai connu peu de Femmes d'un Caractère aussi doux & aussi liant: Les agrémens d'une jolie figure sont ses moindres avantages; son Esprit est orné, & son Cœur excellent. Elle vint, accompagnée de Melle. B. . . . sa Nièce, âgée de 18. à 20. ans, que j'avois laissée fort jeune, & que je trouvai changée si fort à

son avantage, que je ne pus m'empêcher de lui en faire compliment.

Come nos Maisons avoient toujourns été fort liées, elles ne se bornèrent pas à cette première Visite de bienfiance : Leur attachement les rassembla bientôt chez moi. DORANTE y venoit régulièrement tous les jours. On s'imagine aisément que le sujet de nos Conversations roula d'abord sur les Voïages. Avoués, me dit un jour Melle. B. . . . avec cet aimable enjoüement qui ne la quitte jamais, avouez, Mr. que vous avez été bien aise de revoir vôtre Patrie; & je suis persuadée que vous avez trouvé les Choux de vôtre Jardin meilleurs, que les Mets fins & délicats que vous avez mangé ailleurs : Car, quelqu'agrément que l'on goûte dans les Pais étrangers, on ne laisse pas d'avoir de la prédilection pour celui qui nous a vû naitre. Cela est si vrai, Melle. lui dis-je, que je ne puis m'empêcher de rire encore, en me ressouvenant de ce qui m'arriva un jour à *Bruxelles*; il faut que je vous raconte ce trait.

Etant arrivé dans le *Brabant*, & pour suivre le plan que j'avois formé, je me déterminai à y faire quelque séjour. Je ne fus pas peu surpris de trouver un Peuple aussi

aussi singulier que celui-là, un Peuple qui méprise toute l'Europe, & qui croit renfermer dans son sein tout l'Esprit, qu'il refuse aux autres Homes.

Une Nation aussi extraordinaire me parut mériter mon attention : Je résolus d'en approfondir le caractère, & de rester à *Bruxelles* aussi long tems, qu'il seroit nécessaire pour en conoitre l'Esprit. La Saison étoit belle ; & je ne manquois point chaque jour d'aller, au moins une fois, me promener au Parc, pour tâcher de parvenir au but que je m'étois proposé.

Un jour que je m'étois retiré dans l'endroit du Parc le plus sombre, pour m'y reposer, un Home assés proprement vêtu vint s'asseoir auprès de moi. Après quelques momens de silence, le *Brabançon* crût me faire honneur, en me disant, qu'il me croioit de la Ville. Non, Mr. lui répondis-je, je ne suis ni de la Ville, ni du Pais ; Je suis un Etranger qui, par curiosité, s'arrête dans les Villes les plus considerables, pour en examiner toutes les beautés. C'est donc ce qui vous arrête à *Bruxelles*, Mr. reprit le *Brabançon* : Cette Ville est digne de votre curiosité, & je crois qu'il y en a peu qui la vaillent. Avouéz-le, ajouta-t-il,

en avez-vous vû beaucoup qui en approchent? Je ne conois point encore affés *Bruxelles*, pour en juger, lui dis je; j'y arrivé pour la première fois; mais j'ai déjà vû dans la *Flandre Françoise* des Villes superbes, entr'autres la Ville de *Lille*, & je puis vous assurer, Mr. que je ne conois point de Ville de Province au dessus d'elle, si j'en excepte celles de *Hollande*. La Ville est très grande; ses Fortifications sont superbes, ses Bâtimens magnifiques, ses Rues bien percées, ses Habitans en très grand nombre; le Commerce y est des plus riches & des plus abondans; les Gens de qualité qui y habitent, y forment une Cour perpétuelle; enfin, les différens Corps des Magistrats qui la gouvernent, y font régner en tout tems la tranquillité, la sûreté, & l'abondance. Que voulez-vous de plus, Mr. si *Bruxelles*. . . . A ces mots le *Brabançon* m'interrompit par un éclat de rire, qui me déplût, & fit en même tems pitié. Je crois, dit-il, Mr. que vous êtes de *Lille*; car il ne sera jamais permis à un Homme qui ne sera point prévenu, de comparer *Lille* à *Bruxelles*: Ce Parc seul, ouï, ce Parc, dans lequel vous êtes actuellement, vaut mieux que *Lille* entier. Heureusement pour moi, une troisième Personne vint l'acoster, & son

son Arrivée interrompit une Conversation, qui començoit déjà à me fatiguer.

Il est naturel, dit alors Mad. J. . . d'aimer sa Patrie : Nous avons vû dans tous les tems cet amour gravé dans le fond du Cœur de tous les Peuples. Il est vrai, dit DORANTE, les *Romains* adoroient autant leur Patrie que les Dieux : Les *Grecs* ne l'estimoient pas moins ; mais on ne voïoit ni les uns, ni les autres se mépriser mutuellement, & s'ils n'étoient pas toujours Amis, ce n'étoit que parceque conoissant également leur mérite, une jalousie mal conçüe les désunissoit. Ces deux Peuples auroient pu profiter mutuellement des avantages qu'ils possédoient, & former par leur union deux Nations accomplies ; au lieu que nous remarquons chez eux un grand nombre d'imperfections, qui ternissoient leurs meilleures qualités. Vous m'avoüerez, Mr. reprit Mad. J. . . que si c'est aimer beaucoup sa Patrie, que de l'aimer ainsi, c'est l'aimer come la plupart des Mères aiment leurs Enfans ; elles leur souffrent tout & les rendent inutiles à tout. Vous pensez juste, Mad. lui dis-je ; je regarde une Nation qui croit seule se suffire à elle-même, come ces Savans orgueilleux, qui trop prévenus en leur faveur, ne consultent personne dans les

œuvres qu'ils donent au Public. La plûpart de leurs Ouvrages font mauvais ou médiocres ; ils auroient été excellens , si quelques Avis d'un Ami sincère les avoient corrigés. Ne seroit ce point , Mr. dit alors Melle. B. - - - en prenant la Parole , ne seroit-ce point que nous nous voions de trop près pour bien juger de nos Productions ; les objets sont confus , & ne nous faisant de ce Cahos , que l'idée que l'Amour-propre en forme , nous nous trompons presque toujours , & nous devenons ainsi la dupe de nôtre Orgueil & de nôtre Ambition. Cela me fait souvenir d'une Histoire , qui a du raport à nôtre sujet , dit Mad. J - - - Alors l'ayant priée de vouloir bien nous la conter , elle prit ainsi la Parole.

ORONTE & CLÉOPHON étoient du Monde les Amis les plus parfaits : ORESTE & PILADE ne furent jamais plus unis. Cette Amitié réciproque dura long-tems , & paroïssoit ne devoir jamais s'altérer. Mêmes Sentimens , même Humeur , mêmes Maitres , mêmes Principes , même Religion , tout cela étoit autant de liens , qui les avoient unis , & vous sçavez que de semblables chaines peuvent rarement se briser. Mais par malheur ils se marièrent , & ils furent obligés quelques années après , de se séparer

séparer pour avoir le paix dans leur Famille, sans cesser pourtant de s'aimer.

ORONTE prit une Femme nommée BIZARIS, & CLÉOPHON épousa LUXIVIE: Ces deux Femmes étoient d'un caractère bien différent, & cependant toutes d'eux animées d'une même Passion. LUXIVIE avoit beaucoup d'esprit & de mérite, mais étoit très orgueilleuse: BIZARIS n'en avoit guère, & étoit d'une ambition sans bornes, & d'une inconstance, qui n'avoit pas d'exemple. Leurs Maris ne furent pas long-tems à se repentir de leur choix; mais il étoit trop tard. Ils crurent pouvoir les guérir de leurs foiblesses par des raisons souvent répétées; mais elles n'avoient point d'oreilles pour les entendre. Aiant voulu agir en Maitres, ils aprirent, par leur propre expérience, qu'une Femme animée de quelque Passion, est aussi difficile à conduire, qu'un Vaisseau battu de la Tempête. Ils furent donc contrains de cesser leurs Leçons.

Vous jugés bien, que des Enfans, nés de telles Mères, ne devoient recevoir qu'une Education conforme à la Passion qui les dominoit. BIZARIS élevoit les siens dans l'Amour des Richesses & des Plaisirs, & toute la Philosophie d'ORONTE ne pouvoit

l'empêcher. Les Leçons contraires qu'il denoit à ses Enfans, ne les touchoient point, parcequ'elles n'étoient point si conformes à la corruption dans laquelle nous naissons tous.

CLE'OPHON fut plus hereux. LUXIVIE élevoit à la vérité, ses Enfans dans des sentimens d'Orgueil; Mais elle avoit pour principe, que l'estime des Homes, & sur tout des Gens de mérite, est à préférer aux Richesses. CLE'OPHON fut profiter de sa foiblesse, & fit donner à ses Enfans l'Education du Monde la plus parfaite.

Tout le monde parloit dans la Ville des Enfans de CLE'OPHON, dans les termes les plus obligeans; & si LUXIVIE en fut charmée, BIZARIS en conçut de son côté une jalousie, qui ne lui donoit point de repos. En vain vouloit-elle faire valoir les biens immenses de ses Enfans, & leurs talens pour en acqu'erer encore davantage; on les regardoit tout au plus, come l'Ane de la Fable, qui s'en faisoit accroire, parcequ'il étoit chargé de Reliques. Enfin, les Enfans de BIZARIS n'avoient de partisans, qu'autant qu'ils s'en faisoient, en rendant participans de leurs plaisirs, ceux qui étoient de ce goût.

Il n'en étoit point ainſi des Enſans de LUXIVIE ; tout le monde les recherçoit ; & ceux, qui vouloient ſe faire eſtimer, n'avoient point d'autre parti à prendre, que de les voir, & de ſ'en faire aimer.

BIZARIS, pouſſée par ſa jaloſie, anima ſes Enſans contre ceux de LUXIVIE. Les premiers inſultoient les autres ; mais ceux-ci ne répondoient à leurs injures, que par un ſilence affecté, qui marquoit aſſés le peu de cas qu'ils faiſoient de leurs diſcours.

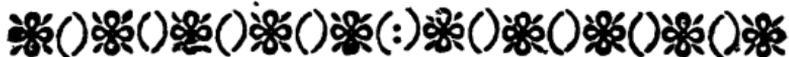
ORONTE & CLÉOPHON firent leur poſſible pour arrêter une inimitié naiſſante ; leurs Amis comuns firent cequ'ils purent pour faire entendre à BIZARIS & à ſes Enſans, le tort qu'ils ſe faiſoient de parler mal de perſones, à qui le Public avoit donné ſon eſtime avec juſtice ; rien ne put les convaincre. La haine de BIZARIS augmenta de jour en jour ; il falut ſe ſéparer, & les deux Amis ne ſe virent plus que ſecrettement.

Vôtre Hiſtoire, dit alors DORANTE, voiant que Mad. J. . . . . avoit ceſſé de parler, votre Hiſtoire ne dépeint point mal l'Antipathie qui ſe trouve entre deux Nations différentes ; elle eſt presque toujours fondée ſur l'eſtime que tout le monde

fait de ce Peuple , plus que de l'autre. Pourquoi le plus foible, semblable à BIZARIS, ne rend-il pas justice au plus fort & pourquoi ne tâche-t-il pas de l'imiter, en rendant ses Mœurs semblables aux siennes? La Paix règneroit par tout; les Arts & les Sciences seroient dans l'éclat le plus brillant, & la noble Emulation, qui seroit entre les Nations, les feroit vivre dans une Union parfaite; chacun se communiquant leurs Lumières, en deviendroit plus éclairé & plus sage.

Nous remercîâmes tous Mad. J. - - de sa complaisance, & nous rendîmes justice à la manière aisée avec laquelle elle avoit fait le récit de cette Histoire. Nous fîmes encore quelques remarques, sur l'adaptation exacte, que l'on pouvoit faire de tous les traits délicats qu'elle renfermoit: Nous y trouvâmes plusieurs Vérités, capables de doner d'excellentes Leçons à un grand nombre de Persones. Mad. J. - - s'étant levée, nous mîmes fin à nos Réflexions, bien résolus de les reprendre à la première entrevue.

\* \* \*



A M<sup>r</sup>. J. J. ROUSSEAU  
CITOIEN DE GENEVE.

MONSIEUR,

J'ai un Ami à *Genève*, qui est aussi le vôtre. Il me demandoit dernièrement mon secret, sur votre Lettre à Mr. D'ALEMBERT. J'aurois dû l'avoir lüe, mais à cause de mon emplacement, & faute d'argent & de loisir, je ne lis plus que mes vieux Livres. Cependant, aiant trouvé la Lettre en question chés un Voisin, le sujet m'a piqué; & j'ai mis une nuit entière à la dévoret.

O grand ROUSSEAU! Citoyen digne d'*Athènes* par l'Esprit, digne de *Sparte* par l'Ame, digne de *Genève* par l'un & par l'autre, & digne de la Capitale du Monde, si le Monde en avoit une, & que le Genre-Humain fut composé d'*Athéniens*, de *Spartiates*, & de *Genevois*! Digne, en attendant, d'habiter l'heureuse Montagne que vous sîtes admirer dès votre enfance, & que vous savés encore admirer, après avoir vû *Paris* & *Londres*, & après avoir revû *Genève*!

Que

Que faites vous donc à *Montmorenci*? Etes vous arrêté par les Cerises de cette Vallée, quand ce fortuné Côteau vous rappelle? Venés y. Vous êtes l'Ami de mon Ami, vous êtes donc le mien. Ou plutôt, vous êtes l'Ami des Homes, & je suis Home. Venés m'aider à l'être; & puisque vous ne voulés plus écrire, venés me dicter les Verités que vous devés encore à ce Siècle. Venés m'açouçhet de celles que j'ai conçues de vous, cette même nuit que j'ai passée à vous lire, & de bien d'autres, qui n'attendent qu'un pareil secours pour éclore.

Cette invitation n'est point un piège tendu à votre Liberté. Je ne suis ni grand Seigneur, ni Capitaliste. Je suis pauvre, & content. Je vis d'une Païe de 600. Liv. que je gagne à mesure que j'en vis. Je suis, d'ailleurs, sans Femme; je n'ai point d'Enfans de mon crû, & je mourrai dans cet état. Avec nos 600. Livres, çà elles font déjà à vous, autant qu'à moi, nous vivrons heureux & utiles. On dit que vous êtes au Lait; j'ai deux Vaches pour Nourrices. L'une des deux fera la vôtre. Nous tuerons, de tems en tems, le Veau gras. Sa peau nous fournira de Souliers, & nous les userons sur les bords d'un Tor-  
rent

rèns devenu Ruiffeau à vint pas de ma Demeure. Cette Demeure est chaude en Eté, & froide en Hiver; mais que faire? Un Homé doit il craindre d'aller avec la Saison? Le Maître que je sers pouvoit se faire un Palais d'un mot, il préfera de n'avoir pas même où reposer sa tête. Il ne nous faudra plus que de l'Encre & du Papier; un petit revenu, qui aide à ma Pension, y pourvoira.

Venez, Monsieur; & si vous êtes en personne, le Citoyen de la Lettre à Mr. D'ALEMBERT, vous sentirés que je puis partager votre Dêvise, *Vitam impendere vero*. J'ai mes raisons pour ne point vous dire ici la mienne; je vous avertis seulement que son Esprit est nécessaire à l'engagement de la vôtre. Si nous les remplissons toutes deux, quelle Société plus douce & mieux assortie que celle de vous & de moi?

Peut-être étendés vous à né rien dicter, la fantaisie de ne plus écrire. N'importe. Je me conformerai à votre goût, car je me passe fort bien d'être imprimé. Mon Nom ne le fut jamais, que dans l'Almanach. Mais nous n'en serons pas plus oisifs. J'emploie, à peu pres, tout mon tems à rêver aux moyens d'étendre le Règne de la Raison,

son, de la *Vérité*, & de la *Vertu* dans la petite Sphère où j'influe. Vous m'aiderés à cela. Vous verrés, & vous entendrés comment je m'y prends. Vous me redresserés. Vous m'affermirés. Votre présence m'empechera de languir, & vos encouragemens de tomber dans le dégoût. Mon Ame reprendra feu à la vôtre. Ainsi vous gagnerés les deux tiers de ma Pension, dont vous ne consommerés que la moitié. Vous devés sentir pourquoi je laisse échaper ce mot, c'est afin que vous ne dédaignés pas une association, dont je ferois seul la dépense.

Dailleurs, *Monsieur*, votre goût pour le *Spéctacle* a réveillé le mien, & vos Réflexions, contre celui que Mr. D'ALEMBERT voudroit introduire à *Genève*, m'ont rappellé une imagination, que je voudrois exécuter & perfectioner. La voici.

Il est clair qu'une *Troupe de Comédiens* ne convient non plus à *Genève*, qu'une *Marine* à son Lac. Il l'est même, que le plus riche des Cantons Suisses y suffiroit à peine. Mais suit il de là, que nos Peuples doivent demeurer éternellement privés du plaisir & des utilités réelles de la Comédie? J'aspire, au contraire, à les procurer aux  
Hameaux

Hameaux qui couvrent cette Montagne. Vous rîés. A la bone-heure ; mais ne vous moqués pas , & lifés.

Qu'importe qu'un Théâtre foit grand, ou petit, pourvû que chacun puiſſe voir & entendre ? Qu'il foit richement, ou pauvrement décoré, pourvû qu'on y vienne avec plaifir ? Que les Acteurs foient tous de chair & d'os, ou de quelqu'autre matière, pourvû qu'ils parlent, & que leur jeu amuſe & inſtruiſe ? Qu'importe ! Infiniment. Un petit Théâtre ſe dreſſera pour dix florins. Des Acteurs de bois ne feront jamais en peine de leur Souper. Il ne leur faudra pas d'autres Habits que ceux de la Scène, & les Actrices ne mettront point nos Garçons à mal. Voilà déjà bien des difficultés de moins, & le plus fort du danger anéanti. Un tretteau élevé devant la Fontaine, & s'il pleut ſous un Couvert, ou 500. Perſones peuvent s'arranger commodément. Douze Marionettes, qui couteront chacune 12. Florins, & 4. ou 5. à habiller. Un Maître Acteur, à qui chaque représentation en vaudra 30. Tout cela peut ſe faire pour moins de 800. francs par an, qui répartis entre nos trois Paroiſſes, ne chargeront pas chaque maiſon de dix ſols pour l'Année, & qui ſe conſumant  
ſur

sur la Montagne même, ne l'appauvriront pas d'une obole.

Il est vrai que chaque Paroisse n'aura le Spectacle chés elle que pendant quatre mois, & qu'il ne s'ouvrira qu'une fois par Semaine; mais c'est tout ce qu'il en faut pour un Peuple aussi occupé que le nôtre. S'il s'y trouve quelques Particuliers qui en veulent davantage, ils n'auront qu'à suivre le Théâtre d'une Paroisse à l'autre. La course ne fera jamais plus longue que du Fauxbourg *St. Antoine*, au Fauxbourg *St. Germain*, & nous avons quantité de Familles qui ont bien autant de chemin à faire, pour venir au Sermon tous les Dimanches:

Reste à voir de quelle utilité ceci pourroit être à nos *Montagnons*, come vous vous souvenés qu'on nous appelle dans le plat Pais: Il leur setoit, *Monsieur*, d'une très grande utilité.

1°. On a grand besoin de divertissement dans ces Quartiers reculés, dont la Solitude & la vie sédentaire rendent les Habitans trop mônes & souvent melancoliques. Or quoi de plus divertissant, toute prévention à part, que *Dame Gigogne*, *Polichinelle*, son *Papillon*, & *Pierrot de la Pierre*? J'ai vû bien des Spectacles, mais je  
ne

ne crains point d'avouer, que je n'y ai trouvé aucun personnage plus heureusement né que ceux là, pour secouer les hypocondres, épanouir la fate, & faire rire qui-conque en a l'heureuse faculté. Les Gens du bel air & du *bon ton* leveroit les Epaulles. Permis à eux. Je les lève moi, quand je vois *Polichinelle* & *Pierrot* par tout ailleurs que sur un Tretteau; quand je vois des Acteurs raisonnables à leur place; & quand on prétend, sérieusement, qu'un Homme fifté par une Marionette, doit m'amuser plus qu'une Marionette fiftée par un Homme.

Je conviens que *Polichinelle* seroit assés embarrassé du grand Nom d'*Orosmane*; mais cet embarras, qui coute souvent bien cher au Peuple, quand le jeu est sérieux, ne rendroit *Zaïre* que plus propre à ses plaisirs. Je conviens encore, que *Pierrot* ne feroit guères pleurer dans *Brutus*, ou dans *Méropé*; mais qu'a-t-on besoin de pleurer au Spectacle? A moins qu'on n'y pleure son argent, ce qui n'arrivera point ici. Quand j'étois d'humeur de pleurer, c'est à l'Hotel-dieu que j'alloit chercher des Larmes, dignes de vos yeux & des miens, *Lachrymas decoras*. Dans ce Pais, je pleure; quand je vois que l'honête Homme a tort;

par cela même qu'il a trop raison; quand je vois la Calomnie sur de son coup, ne mettre en péril que son objet, & jamais son Auteur; quand je vois . . . en un mot, quand je vois de quoi pleurer. Mais pleurer pour les malheurs que *Zamore* n'éprouva jamais, pour les beaux sentimens qu'*Alzire* ne poussa jamais; Serviteur, j'ai besoin de mes Larmes pour autre chose. Les Marionettes ne feront jamais plus drolles, que quand elles entreprendront des Scènes tragiques, ou du Comique l'armoiant, & nos *Montagnons*, qui en font encore au Sens comün, jugeront de cela come vous, *Monsieur*, & come moi. A *Paris*, on laisse les *Marionettes* au Peuple, & l'on va rire à l'Hôtel de *Bourgogne*. Soit. Les pauvres gens font come ils peuvent. Mais, pauvre ou non, c'est le Peuple que j'aimois à voir rire, & avec lui que j'aimois à rire. Sa joie me consolait de ses maux. Celle de ses Sangsues & de ses Tyrans m'aigriffoit; & je trouve encore que leurs larmes impertinentes sont autant d'insultes à l'humanité, qui ne les touche qu'en brodequins & en salballas.

2°. De bones *Marionettes* feroient comprendre à nos *Montagnons* mille choses, qu'il leur seroit très bon de savoir. Elles joueroient

joueroient le faux brillant du grand monde, qui a si peu de quoi faire l'envie qu'il fait. Elles leur représenteroient les douceurs de cette *Montagne*, que vous connoissés si bien, & qu'ils ne sentent presque plus. Elles leur débiteroient force bonnes Maximes de leur état, & à leur portée. Elles leur proposeroient des idées d'Oeconomie & d'amélioration. Elles rendroient odieuses & méprisables, la fénéantise, l'ivrognerie & la brutalité. Vous dites, peut-être, que ce seroit empietter sur la Chaire; mais que cette objection ne vous arrête point; je l'attend à sa place, & je vous en rendrai bon compte. Nos *Marionettes* dauberoient quelquefois la morgue des Paisans qui *cuident*, (c'est une expression du pais, que le françois moderne a perdue, & qu'il n'a point remplacée,) qui *cuident* donc faire les Messieurs, après s'être ruinés pour en acheter le titre. Les airs panchés de l'un, qui ennuié de mener lui même sa Charrette, s'est mis dedans, l'a changée en Calèche, & s'y fait voiturer à l'Hôpital: La Veste de soie & les Chauffes de pannée de l'autre: Les Cheveux coupés en brosse de Messieurs leurs fils: Les Coëfures en pompons de Mesdemoiselles leurs Filles: Les Robes volantes & les Eventails des Fêtes & Di-

manches &c. car, ne vous en déplaise; *Monsieur*, tout cela gagne la croupe de votre Montagne & se fourre dans nos neiges; & comé il est très nécessaire d'en préserver ce qui nous reste de Paisans assez sages, pour vouloir encore demeurer Paisans; il y auroit quelque justice, qu'ils trouvaient le mot pour rire dans la sottise des autres, eux qui sentent avec tant d'amertume, dans quelle bourse elle se nourrit, en attendant celle de la charité publique.

Nos *Marionettes* leur apprendroient à eux mêmes, coment ils doivent élever leurs Enfans, pour les garantir de pareille chute, pour conserver dans leurs Maisons l'antique bon Sens, sans les priver des nouveaux secours de la réflexion & de l'expérience, & pour y former d'honnêtes *Pastres*, & de bons *Labourours*; les deux seules professions qui puissent remettre les Montagnes & la Plaine de ce Pais, parce qu'elles ne craignent point les nombreuses Familles, dont la mode va s'y perdre, comé ailleurs; si vous ne savés pas *pourquoi*, & *coment*, *Polichinelle* saura bien vous le dire.

On dira qu'il faudroit des *Pièces*, faites exprès pour répondre à ces vües, & j'en tombe d'accord. Ce seroit même une nouvelle

Avril 1759.

461

velle utilité de mon Projet. Il deneroit plus d'étendue au Gente Dramatique, au moins du côté, qui mérite le plus d'être cultivé; & je ne doute pas qu'il ne fit éclore bien des Talens parmi nous. Mais cette Lettre tient déjà trop de place ici. Ce qui me reste à dire pour aplanir toutes les difficultés en remplira bien une seconde. En l'atendant, & si celle ci va jusqu'à vous, je vous prie, *Monsieur*, de faire vos réflexions sur mes ouvertures. Vous pouvez être dans des circonstances, qui ne vous permettront ni d'accepter l'invitation, ni d'entrer pour rien dans l'Etablissement que je médite; mais vous ne mépriserés ni l'une, ni l'autre, s'il est vrai que votre Esprit vole, aussi loin que votre Plume, par delà les Préjugés communs. Je finis aujourd'hui, avec les Sentimens par où j'ai comencé, & je suis &c.

L. B.

A la Ch<sup>\*\*\*</sup>. le 23. Mars 1759,





## NOUVELLES ACADEMIQUES.

**L**E Prix qui devoit être ajugé le 31. Mai 1758. par l'Académie Roiale des Sciences & Belles Lettres de BERLIN, étoit celui de la Classe de Mathématique, sur la Question énoncée en ces termes: *Si la vérité des Principes de la Statique & de la Méchanique est nécessaire ou contingente?*

Les Pièces envoiées au Concours n'ayant pas satisfait aux intentions de l'Académie, le Prix à été renvoié à l'Année 1760. & les Pièces seront reçues jusques au 1er. Janvier de cette Année là. Pendant cette espace de tems, on pourra envoier de nouveaux Mémoires, ou doner à ceux qui ont déjà été envoiés un plus grand degré de perfection.

Il y avoit encore un Prix réservé pour 1758: cétoit celui de la Classe de Belles-Lettres, qui avoit pour objet *les Monoïes de Brandebourg*. Comé on n'a rien reçu non plus, malgré ce délai, qui fut digne d'être couronné, l'Académie abandonne cette Question, & la Classe des Belles-Lettres, qui doit présentement en proposer une nouvelle, en a substitué une pour 1760. qui comprend les Chefs suivans.

I°. De mettre dans un plus grand jour, que Personne ne l'a encore fait, l'Histoire Géographique des anciens Cantons de Brandebourg, qu'on appelle, dans la Langue du moïen Age, Pagi, & en Allemand, Gauen.

II°. De déterminer, quelle a été la véritable étendue de la Marche de Brandebourg, sous les Margraves des Maisons d'Anhalt, de Bavière, & de Luxembourg? Quelles Provinces ont été comprises sous ce nom? Quels autres Païs les Margraves ont possédé? Et quels Etats y ont appartenu à titre de Fiefs? Il faudra éclaircir les Noms que les différentes Provinces du Brandebourg ont porté pendant cet espace de tems, & les variations qui sont arrivées à cet égard. Enfin on déterminera l'origine, l'époque, & l'occasion de la dénomination présente de toutes les Provinces, qui composent l'Electorat de Brandebourg.

III°. On fera voir, tant par l'ancienne grandeur de la Marche de Brandebourg, que par d'autres traits remarquables, tirés de l'Histoire de ce Païs, que les anciens Margraves de Brandebourg ont de tout tems jouïé un Role des plus distingués parmi les Puissances de l'Europe, sur tout parmi celles du Nord.

De quelque étendue que puissent paroître ces Questions, il ne sera pourtant pas difficile

ficile de les resserrer dans les bornes d'une Dissertation Académique, pourvû que ceux qui travailleront pour le Prix se donent la peine de répondre avec précision aux Questions proposées; d'écarter tout ce qui n'y appartient pas essentiellement, & de ne rien avancer, qui ne soit fondé sur des Monumens dignes de foi, sans se livrer trop aux Conjectures, ou se fier à des Auteurs sujets à caution.

On adressera les Pièces pour le Concours à M. le Professeur FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie avant le 1<sup>er</sup>. Juin 1760. & le Jugement de l'Académie sera déclaré dans l'Assemblée publique du 31. Mai de la même Année.

L'ACADEMIE des Sciences & Belles-Lettres de LION, ayant été réunie à la Société Royale des Beaux Arts, sous le Titre d'Académie des Sciences, Belles-Lettres, & Arts de Lion, tint sa première Séance Publique le 5. Décembre 1758. M. BOLLIQUO MERMET, l'un des Secrétaires Perpetuels, ouvrit la Séance par la Lecture des Lettres Patentes, qui ont autorisé cette réunion.

M. DEFLEURIEU, Directeur, prononça un Discours sur les avantages de la réunion des deux Académies. Après avoir fait  
l'Eloge

l'Eloge du Monarque, qui l'a autorisé, de M. le Duc de VILLEROI, Protecteur, qui l'a obtenüe, & du Consulat, qui a consacré une des Sales de l'Hôtel de Ville aux Exercices Académiques, M. DEFLEURIEU établit, que le premier fruit qu'on doit attendre de cette réunion, sera une émulation active & éclairée, bien différente de la rivalité, qui ralentit les efforts de l'Esprit & dégrade des Ames, qui ne sont pas faites pour lui céder. *Les Gens de Lettres*, dit il, *n'en sont pas toujours exemts; il faut donc leur offrir un intérêt général, un point de ralliement, qui leur serve de but; réunir les talens dispersés, rendre leur gloire commune & leurs succès respectifs, présentés leur un objet digne d'eux, tel que le Bien public; ce sera le Foier dans lequel viendront se rassembler des raïons, qui se seroient perdus dans le vague des airs, & dont l'activité se multiplie à l'infini, en se réunissant les uns aux autres. Telle est la juste idée que chacun de nous doit se former de cette nouvelle Académie; telles sont sans doute les vûes du Souverain, qui a réuni deux Corps trop éloignés, pour concourir unanimement au but de leur institution.*

Celui qui imagina un Parnasse, sur lequel les Muses de l'Histoire & de la Poésie

sont assises à côté des Muses de la Géométrie & de la Musique, eut la première idée d'une Académie. Les Connoissances humaines ont des rapports, qui les unissent nécessairement; chacune a des servitudes à acquiter ou à réclamer.

M. DEFLEURIEU parcourt les Siècles éclairés & montre qu'ils ne durent leur lustre, qu'aux secours réciproques que les Arts, les Sciences & les Lettres se font prêtés de tout tems. *Chacun naît avec son propre génie, ajoute-t-il, mais les génies les plus opposés en apparence, se prêtent mutuellement des forces, se servent d'exemples & s'excitent aux grandes choses.*

De l'utilité générale de la réunion des Talens, dans une Académie dépourvue des secours que la Capitale fournit à la multitude de ceux qui s'y rendent come à leur centre, M. DEFLEURIEU passe à l'utilité particulière que chaque Académicien en doit retirer. Il expose les difficultés qu'éprouve l'Homme de Lettres, qui travaille isolé, & fait sentir combien il est doux de trouver les secours dont il a besoin, parmi des Confrères & des Amis. Il annonce en finissant, ce que le Public a lieu d'espérer de ce nouvel Etablissement, dont l'objet doit être & sera toujours d'honorer la Patrie, en travaillant au bien public. Le

Le Père BERAUD lut ensuite un Mémoire, dans lequel il prétend prouver, qu'en supposant dans le Globe de la Terre des inégalités, soit dans ses Méridiens, soit dans ses Cercles parallèles, & même dans la masse de ses deux Hémisphères, il y a cependant une force, qui conserve l'égalité du mouvement de rotation de la Terre autour de son Axe, & de la précession des Equinoxes.

M. DE LA TOURETTE fit lecture d'un Abrégé de l'*Histoire des Gallinsectes* de M. de REAUMUR, en forme de Lettres, avec des recherches sur le Kermes, la Graine d'écarlate de Pologne & la Cochenille, considérés du côté de leur utilité & de leurs usages dans la Médecine & dans la Teinture.

La Séance fut terminée par un Discours en Vers de M. BORDES, sur l'*Emulation*, & par une Ode sur le *Travail*, de M. de BORY, Comandant au Chateau de *Pierre-en-cize*.

Les Sujets des Prix que cette Académie distribuera chaque Année auront alternativement pour objet, les *Mathématiques*, la *Physique* & les *Arts*. Celui qui sera ajugé à la Fête de *St. Louis* de l'Année 1760. est

est exprimé en ces termes: *Trouver la figure des Pales des Rames la plus avantageuse, & déterminer, relativement à cette figure, la longueur la plus convenable des Rames des Galères, celle de leurs parties intérieure & extérieure, & la grandeur de leur Pales.*

Les Ouvrages seront reçus jusques au 1<sup>er</sup>. Avril de chaque Année, & on les adressera ou à M. BOLLIOUD-MERMET, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, ou à M. le Président DE FLEURIEU, aussi Secrétaire Perpétuel.

Le Prix est une Médaille d'Or de la valeur de 300. Liv.

L'ACADEMIE ROIALE des Sciences de BORDEAUX, avoit proposé, pour Sujets de deux Prix qu'elle devoit distribuer en 1758. les Questions suivantes: 1<sup>o</sup>. *Quelle est la meilleure manière de conoitre la différente qualité des Terres pour l'Agriculture.*

2<sup>o</sup>. *Quels sont les meilleurs moyens de faire des Prairies dans les Lieux secs, & quelles Plantes y sont les plus propres à nourrir le gros & le menu Betail?* Mais aiant trouvé qu'aucune des Pièces qui lui ont été envoyées ne remplissoit suffisamment les vûes d'utilité, qui avoient déterminé son choix, elle a jugé à propos de réserver ces deux Prix

Prix pour l'Année 1761. enforte qu'elle aura, cette Année là, 3. Prix à distribuer, pour sujet de l'un desquels, elle propose de nouveau la première Question ci dessus, en invitaht les Auteurs des Dissertations qui ont pour Dévise, l'une : *Nec Tellus eadem fert omnia.* & l'autre :

- *Nunc* . . . . .
- *Rara fit, an supra morem fit densa requirit.*

à retoucher & perfectioner leurs Ouvrages & sur tout à se rapprocher d'avantage du Sujet proposé, & des différens objets auxquels il peut être relatif.

Les deux autres Sujets sont, si l'on ne pourroit point trouver dans la préparation des Laines un moïen qui put les préserver pour la suite de la piquure des Insectes ?

Si les Elémens des Corps sont inaltérables de leur nature, ou s'ils se changent les uns dans les autres ?

Le Prix de 1760. sera ajugé à celui qui déterminera par des Observations & des Expériences, si la Lune a quelque influence sur la végétation & sur l'économie animale.

**D**ANS la dernière Séance publique de la Société Littéraire de CLERMONT, en Auvergne, M. DALMAS ouvrit la Séance  
\pat

par un Discours sur l'Emulation. Il fut suivi d'un Mémoire de M. QUERFAULT, sur les Baromètres : Ce Mémoire annonce aux Phisiciens deux Observations intéressantes. La première est résultée de la comparaison que l'Auteur a faite de Tuiaux de différens diamètres, & la seconde des variations que produit la diversité de forme. M. QUERIAULT, pour faire ses Expériences, a fait construire un Baromètre toricellien à 3. Tuiaux, plongés dans le même Récipient, faits avec les plus grandes précautions & de diamètres différens dans le rapport, à peu près de quatre Lignes à deux & demi, à deux. Dans le Tuiau le moins gros, le Mercure s'élève à une Ligne au dessus du Tuiau le plus gros, & le Tuiau moyen donc une hauteur à peu près proportionnelle. M. QUERIAULT a de plus observé, que les variations dans le gros Tuiau précédoient celles des petits & s'exécutoient avec plus de promptitude; que des Vents violens, auxquels les petits Tuiaux paroissoient insensibles, agissoient sur le gros, & produisoient des oscillations d'une demi ligne, quelquefois plus grandes.

Pour rendre ses Observations plus exactes, l'Auteur a imaginé de faire porter le Récipient des Baromètres toricelliens sur  
un

un Trépié mobile, qui, au moïen d'une vis, élève le Recipient, lorsque la surface du Mercure est au dessous de la Ligne de niveau (base de la graduation du Baromètre) & l'abaisse, lorsqu'elle est au dessus.

L'autre observation de ce Mémoire est que le Baromètre coudé est toujours plus élevé, que le toricellien.

Le but principal de ce Mémoire est de prévenir les inconvéniens des mesures, observations & expériences qui peuvent être faites avec des Baromètres de différentes formes ou diamètres, lesquels on ne peut regarder come comparables.

Après ce Mémoire, M. l'Abé GARMAGE lut une Dissertation sur les principes des Connoissances humaines. Par une suite de Propositions dépendantes les unes des autres, l'Auteur démontre cette vérité, que le Sens intime & l'Evidence aprènent à l'Home ce qu'il est & lui ouvrent l'entrée de toutes les Sciences.

Pour le suivre dans ses Raisonnemens, il faut avec lui se dépouiller de tous Préjugés, entrer dans cette Carrière come nud, & dénué de toutes connoissances, douter même de son existence, & par sa propre incertitude, percer les ténèbres affreuses  
qui

qui nous environent. C'est en sortant par gradation de ces ténèbres, que M. GARMAGE détruit les funestes principes du Matérialisme : Il confond les Philosophes de cette Secte, par les seules Armes de la Raison : La Matière prend sous sa Plume une forme soumise aux Loix d'un suprême Modérateur : Son impuissance est démontrée, & l'Être pensant remis en sa place, jouit seul des prérogatives de l'Immortalité. L'enchainement des Propositions ne permettant pas de les déplacer, il seroit impossible de donner une idée plus étendue de cet excellent Morceau, sans le copier entièrement.

M. CORTIGIER termina la Séance, par un Mémoire, pour servir à l'Histoire ancienne de l'Auvergne.





LE FAUX BERGÈR  
O U  
HISTOIRE de LINDOR.

III<sup>me</sup>. L E T T R E.

**L** ne marriva rien de remarquable dans ma route, & j'arrivai sans accident au Chateau de mon Père; mais hélas! dans quel état trouvais je ce tendre Père! Une Fièvre violente l'avoit réduit à l'extrémité & depuis 8. jours les Médecins en désespéroient absolument. On le prévint sur mon retour, afin de ne pas lui causer une révolution trop subite. Il me revit avec joie, me donna sa bénédiction & expira quelques momens après, come si la Mort n'eut attendu que ma présence, pour trancher le fil de ses jours. Ma douleur fut proportionnée à la grandeur de la perte que je faisois. Mon Frère aîné usa à la rigueur des droits que lui donoit un usage consacré par l'ambition des Familles, & qui n'en est pas moins contraire à la nature. Il s'empara de la plus grosse partie des Biens de la Maison, & tandis qu'il nageoit dans l'opulence, il reittoit à peine à ses Frères de quoi vivre dans l'obscurité. Je fus en mon particulier réduit à très peu de chose, & piqué de l'injustice que mon Frère me faisoit, je lui en fis de sanglans reproches. Nous eumes une dispute des plus vives dont le résultat fut, que je me fis doner en Lettres de change

toute ma petite portion de Bien, & quitai le Château, avec la ferme résolution de ne jamais y remettre les piés.

Je me rendis à M\*\*\*\*\*. dont le Château de mon Père n'étoit pas fort éloigné, & où il étoit allé, quelquefois pendant sa vie, passer plusieurs Mois d'Hiver. J'y négociai mes Lettres chez l'un des plus fameux Négociant, qui avoit la réputation d'être extrêmement riche & encore plus honête Home. Comme il conoissoit particulièrement nôtre Maison, & que c'étoit même chez lui que mon Père avoit acoutumé de prendre son logement, il me fit toutes les politesses imaginables, & il ne voulut pas que je cherchasse d'autre demeure que la sienne ? Il eut bientôt gagné ma confiance & prit sur moi un ascendant, auquel je suis redevable de tous les sentimens de Vertu que je puis avoir. Il m'aprit, que le véritable bonheur étoit indépendant du faste, de la grandeur & même des richesses : Que celles ci, à la vérité, pouvoient contribuer à nous procurer un des plus doux plaisirs de la vie, qui est celui de soulager plus efficacement les malheureux ; mais qu'en même tems, elles augmentoient considérablement nos devoirs, & nous tendoient des pièges, auxquels il étoit difficile de se soustraire : Que tout ce qui pouvoit nous éloigner de la Vertu étoit un Mal réel, sous quelle aparence flateuse qu'il put se présenter, tandis qu'au contraire, ce qui nous en rapprochoit étoit un Bien décidé, quelle face rebutante & désagréable qu'il put avoir. On auroit pu faire à M. F. -- (c'est le nom de ce Négociant) le même reproche que l'on faisoit à SERNE'QUE, de prêcher le mépris des richesses,

richesses, tandis que lui-même en possédoit d'immenses; mais l'usage qu'il en faisoit le justifioit entièrement. En effet, la plus grande partie de ses profits étoit employée à aider aux indigens, à reparer les infortunes, à consoier les affligés, à encourager les Talens & à fermer des Etablissements utiles. Il faisoit elever dans les mêmes principes une Fille unique, qui devoit être seule Héritière de ses grands Biens, ce qui lui atiroit nombre d'Adorateurs, parmi les Persones les plus distinguées de la Ville. Elle les voïoit tous d'un œil indiférent, car, malgré sa jeunesse, elle distinguoit très bien, que ce n'étoit point elle que ces Petits-Maitres recherchoient & qu'ils ne faisoient la cour qu'à ses Richesses. J'eus souvent occasion de remarquer la justesse de ses réflexions à cet égard, & come j'étois plus à portée qu'aucun autre de conoitre tout son mérite, je ne pus me défendre de prendre pour elle un Amour aussi violent que respectueux. Les sentimens que l'Estime fait naitre empruntent pour s'exprimer un Langage tout autrement persuasif, que ceux que des circonstances étrangères nous engagent d'affecter: Rien de plus certain, que le vrai moïen de faire impression sur le Cœur, c'est de parler du Cœur. Je réussis donc à intéresser Melle. F. - - & je m'aperçu, avec un plaisir infini, que si je pouvois l'obtenir de son Père, elle obéiroit sans répugnance. Quoique ma Fortune fut de beaucoup inférieure à celle de plusieurs des Aspirans à Melle. F. - - je ne doutois pas un instant, qu'il ne me préférât. Il ne prisoit pas assés les Richesses, pour qu'elles pussent décider son choix. Il avoit sù me donner des Mœurs, & c'étoit prin.

cipalement ce dont il faisoit cas. Je lui parlai donc de mes vûes, d'abord d'une manière indirecte. Il éluda la question à diverses reprises. Enfin l'ayant mis dans la nécessité de me répondre, il le fit à peu près en ces termes. — Vous ne pouvez pas douter, mon cher Chevalier, de mon amitié pour vous; mais cette même amitié n'engage à vous représenter les obstacles que je trouve à l'union que vous desirés. Je veux croire, come vous le dites, que la Fortune dont vraisemblablement ma Fille doit jouir, n'est pas le principal motif qui détermine votre recherche; je dois cependant vous dire que vos Biens sont plus considérables que vous ne le pensés. J'ai fait valoir les Fonds que vous m'avez remis & ils se trouvent actuellement doublés: Ainsi ils forment présentement un Capital suffisant, pour vous assurer une vie gracieuse. Si vous êtes dans l'intention de vous marier, votre Naissance vous donne droit de prétendre aux plus illustres Alliances, & vous pourriez regretter dans la suite d'avoir uni votre sort à la Fille d'un simple Comerçant, qui n'a d'autre Titre que sa probité, & quelques Richesses passagères, qu'un revers de Fortune peut encore lui enlever. Vous avez été élevé dans les préjugés que l'on inspire ordinairement aux Gens de qualité pour la roture. Ces premières impressions s'effacent difficilement. Vous vous abusez en croyant qu'elles sont détruites. Votre Passion ne fait que les suspendre; vous les reprendriez dans la suite, & elles ne manqueroient pas de faire également votre malheur & celui de ma Fille. C'est ce que je veux prévenir & je vous conseille pour cet effet de travailler à éteindre dans son principe un amour,

qui

*qui se'a de force qu'autant que vous voulés bien lui en laisser prendre.*

Je ne vous dirai point toutes les instances que je fis auprès de M. F. - - pour le porter à changer de sentiment & à rendre plus de justice à ma façon de penser. Mes soupirs, mes larmes, mes protestations l'atendrissent, sans le convaincre. Enfin j'obtins, que moyennant que je m'éloignasse de sa Fille, & que pendant une Année entière je n'entretins avec elle aucune correspondance, il pouroit consentir à ma recherche, si au bout de ce tems là je persistois dans ma résolution. Je fus donc obligé de partir & pour que je fusse, dans une pleine liberté, M. F. - - voulut absolument me remettre tout ce qu'il avoit à moi, sans que je pusse l'engager à en rien retenir, pour les peines qu'il avoit eû à le faire valoir. Je m'étois si bien trouvé de l'administration de M. F. - - que je crus devoir continuer à faire travailler mes Fonds dans le Commerce. Je les remis pour cet effet à un autre Commerçant de la même Ville, qui faisoit de très grosses Affaires & je ne me réservai qu'une Some médiocre pour fournir à mes besoins pendant l'Année que je comptois d'être absent. Je me fis faire du reste une Reconnoissance dans les formes; mais là mauvaise foi rend inutiles les précautions les plus prudentes.

Je m'éloignai de Melle. F. - - avec le chagrin le plus violent. Je m'en occupai sans cesse & aucun objet ne pouvoit m'en distraire. Je m'enfonçai dans la Solitude. Je me procurai nombre de Livres & raportai toutes mes Lectures à celle que j'aimois. Je veux, disois-je en moi même,

employer le tems de mon exil à me rendre plus digne de cette charmante Personne, & tacher d'acquérir une partie des Vertus qu'elle possédé déjà à un si haut degré, dans un âge si tendre. Avec de semblables dispositions, il ne vous est pas difficile de prévoir, que mon Année d'épreuve ne servit qu'à fortifier mon Amour. Je soupirai sans cesse après le moment heureux qui devoit le couronner. Il arriva enfin, & je volai aux pieds de M. F. -- pour lui demander l'accomplissement de sa promesse. Mais hélas ! quel changement ? La fatale catastrophe arrivée à *Lisbone* avoit tout à coup englouti les Richesses immenses, que possédoit ce vertueux Négociant. Il avoit perdu dans le désastre même des Sommes très considérables & une suite de Banqueroutes le réduisit dans un état au dessous de la médiocrité. Je ne m'en affigeai d'abord que médiocrement, parceque je me félicitois de donner à M. F. -- & à son aimable Fille, de nouvelles preuves de toute l'étendue de mon amour. Mon ambition se bornoit à m'unir avec la plus aimable des Femmes, & à mettre à ses piés les Biens que je possédois. Mais M. F. -- par une cruelle délicatesse, refusa obstinément de faire mon bonheur. *Si ma Fille eût conservé ses Biens*, me dit-il, *je ne pouvois plus retirer la parole que je vous avois donnée ; mais le changement arrivé à sa fortune me fait un devoir indispensable de m'opposer à une union si disproportionnée. Non, je n'aurai pas la foiblesse d'abuser de votre générosité, & de consentir qu'un Home de votre condition épouse la Fille d'un simple Marchand, qui n'a aucun bien à lui offrir. Ce seroit manquer essentiellement aux sentimens*  
*d'amitié*

*d'amitié que je vous ai voués, & vous me remer-  
cierés dans la suite d'un refus, qui vous chagrine  
aujourd'hui.*

(La fin le Mois prochain.)



## E N I G M E.

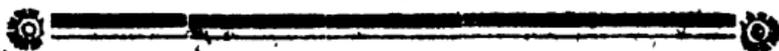
Fragile composé de vapeur & de vent  
Je suis - - - Quoi? Dévinés. Un Fat? Un Petit-  
Maître?

Point du tout. Un demi Savant?

Non plus. Une Coquette? Qui, cela pouroit être.  
Mais non. Qui suis-je donc? Un souffle me fait  
naître

Et je péris en m'élevant.

Ah! c'est l'Ambitieux. Non; mais pour me conoitre,  
Voies badiner un Enfant.



## L O G O G R I P H E.

Mon Père, quand il est bien vieux,  
En périssant me done l'être.

Ses Membres déchirés, à toi même peut-être,  
Ofrent en certain cas, un secours précieux.  
Mon chef coupé me change en un Monstre odieux.  
Ote lui son pié droit, je flate tes Oreilles  
Par mes acords harmonieux.

Fais deux parts de mon tout, au vieux tems des  
merveilles

La première portoit les Héros & les Dieux:

L'autre

L'autre a porté TURBINE & par fois la Thiare,  
 Fidèle image de l'Avare,  
 L'Argent, l'Or, enfouis, pour elle ont des apas.  
 Mais dans mon sein fécond que ne trouve-t-on pas ?  
 Dans ce Labyrinthe on s'égaré.  
 Suis moi, je garderai tes pas.  
 Volons aux bords du Nil, contemples y le Phare.  
 Dans les ruines de Memphis,  
 Un œil perçant peut découvrir ICARE:  
 Et dans cette Isle, où se plaisoit CIPRIS,  
 L'Arme cruelle de son Fils.  
 Ici régna MAUSOLE, ici finit Bisance.  
 Je t'ai fait voir bien du País:  
 Es-tu las ? Revenons en France.  
 Tu trouveras chez moi Chair & Poisson  
 Et Poisson de plus d'une espèce.  
 L'Home, qui gravement se promène à la Messe,  
 A tout ce qu'il te faut pour deviner mon Nom.

## T A B L E.

<i>L'Amour de nous-mêmes opposé à l'Amour propre.</i>	363
<i>Extraits des Poemes de Racine, pour servir de Réponse aux Réflexions sur Gen. I. 31.</i>	379
<i>Discours sur l'Infaillibilité civile.</i>	388
<i>Essai sur les Académies Littéraires.</i>	402
<i>Ébauche du Caractère de S. A. R. Mad. la Princesse Gouvernante des VII. Provinces-Unies.</i>	420
<i>Le Philosophe amusant, ou les Exercices instructifs.</i>	438
<i>Lettre à M. J. J. Rousseau.</i>	447
<i>Nouvelles Académiques.</i>	462
<i>Suite de l'Histoire du Français.</i>	473
<i>Enigme &amp; Logogriphe.</i>	479



1782

1783

1784

1785

1786

1787

1788

1789

1790

1791

1792

1793

1794

1795

1796

1797

1798

1799

1800

1801

1802

1803

1804

1805

1806

1807

